

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—États-Unis, \$8.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. XI.

No. 25.

Prix du numéro, 7 centins.—Annonces, la ligne, 10 centins.
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 17 JUIN 1880

AVIS IMPORTANTS

L'Opinion Publique est imprimée et publiée tous les jeudis par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND (limitée), à ses bureaux, Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal.

Le prix d'abonnement pour ceux qui paient d'avance, est de TROIS PIASTRES par année pour le Canada et TROIS PIASTRES ET DEMIE pour les États-Unis; mais on exige de ceux qui ne se conforment pas à cette règle \$3.25 par année s'ils ne paient qu'au bout de trois mois, et \$3.50 s'ils ne règlent qu'à la fin de l'année.

Les lettres d'abonnements ou traitant d'autres affaires doivent être adressées à G.-B. BURLAND, Gérant, ou : "Au Gérant de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Adresser les correspondances littéraires : "Au Rédacteur de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Si une réponse est demandée, il faut envoyer une estampille pour en payer le port.

Lorsqu'on veut obtenir des exemplaires extra du journal, le prix de ces exemplaires, en estampilles ou autres valeurs, doit accompagner la demande.

Nos abonnés à Montréal sont priés de nous faire connaître toute irrégularité dans le service du journal.

NOTRE PRIME

Nous avons à offrir à nos abonnés, cette année, une prime qui va faire sensation, la plus belle à l'exception d'une seule, de toutes celles que nous avons données depuis l'existence de L'OPINION PUBLIQUE. C'est une grande gravure qui représente la sainte Vierge tenant sur ses genoux le Christ et saint Jean-Baptiste enfants. Rien de plus poétique, de plus charmant que cette gravure; elle éveille les souvenirs les plus religieux, inspire les sentiments les plus suaves. Nous sommes sûrs que ceux qui l'auront vue une fois, voudront l'avoir à tout prix pour la faire encadrer.

Que nos abonnés se hâtent donc de payer ce qu'ils nous doivent afin d'avoir droit à cette prime et que ceux qui ne sont pas encore abonnés à L'OPINION PUBLIQUE se hâtent de le devenir.

Il n'y a pas un pays au monde où les propriétaires de journaux offrent au public autant d'avantages. "Je suis heureux, nous disait quelqu'un, d'être abonné à L'OPINION PUBLIQUE, c'est un journal intéressant et instructif; il forme relié un volume précieux que je conserve avec soin, mais que je puis vendre au bout de l'année assez cher pour me rembourser de ce qu'il me coûte, et j'ai par-dessus le marché une prime qui vaut, à elle seule, le prix de l'abonnement." Rien de plus vrai et ceux qui sont en état d'apprécier ces avantages devraient se faire un devoir de répandre partout L'OPINION PUBLIQUE, de la faire recevoir dans toutes les familles où on sait lire.

Auront droit à notre prime tous ceux qui auront payé leur abonnement jusqu'au premier janvier prochain et les nouveaux abonnés qui auront payé une année d'avance.

LES RAVAGES DE L'ÉMIGRATION

Nous nous sommes exposé à irriter sans le vouloir M. Tassé, député d'Ottawa, en disant qu'il avait affirmé sérieusement que le nombre des Canadiens français établis aux États-Unis ne dépassait pas 250,000. Le mot *sérieusement* lui a déplu.

Le fait est que nous avons peut-être eu tort de mettre M. Tassé personnellement en cause au sujet d'un article qu'il n'avait pas signé. Mais notre offense ne méritait pas tant de colère, et n'aurait pas dû tout pousser notre ami à s'accrocher, pour se venger, à quelques irrégularités que nous avons commises dans nos calculs, mais qui n'affectent en aucune manière le fond de notre article.

Nous avons dit que l'accroissement de notre population avait été 36 par cent par dix ans ou de 3.60 par année. M. Tassé dit avec raison et répète avec plaisir qu'une augmentation de 36 pour cent pour dix ans ne représente pas une augmentation de 3.60 par année.

Nous admettons qu'il aurait fallu dire "ou même de 3.60 par année." Mais Pourquoi tant de bruit à propos d'une erreur si facile à expliquer, et pourquoi conclure que le reste de notre article ne vaut rien?

Comme nous nous sommes appuyé sur M. Rameau pour établir nos assertions, et en particulier la moyenne de 3.60 par an de notre accroissement, nous renvoyons M. Tassé au livre écrit par cet ami des Canadiens.

Il verra à la page 222 que M. Rameau, après avoir fait les calculs les plus minutieux sur la progression de notre population, termine en disant : "Cela nous donne pour chiffre moyen de l'augmentation annuelle des Canadiens-français 3.60 p. 100."

Il verra à la page 220 que M. Rameau fixe à 5 ou 600,000 le chiffre de la population que nous aurions dû avoir de plus en 1860, et à la page 222, il lira que notre nombre devrait doubler tous les dix-neuf ans si l'émigration ne nous décimait pas.

Nous établirons dans un prochain numéro que les calculs de M. Rameau sont conformes au bon sens et aux faits les plus indéniables et que si nous avons fait une réduction considérable sur ses calculs, c'était afin que personne ne pût sérieusement et de bonne foi nous accuser d'exagération.

Nous affirmons qu'il y a au moins sept ou huit cent mille Canadiens-français à l'étranger, et nous répétons qu'on ne peut prétendre sérieusement que ce chiffre ne s'élève qu'à deux cent cinquante mille.

Deux cent cinquante mille ! Nous ne voulons rien dire pour blesser M. Tassé, mais il est trop intelligent pour ne pas savoir que seulement depuis vingt ans il en est parti plus que cela du pays. Que fait-il de ceux qui avaient émigré avant cette époque et de leurs enfants et petits enfants, M. Rameau en porte le nombre à cinq ou six cent mille; disons cinq cent mille; ajoutons à ce chiffre les cent cinquante à deux cent mille compatriotes que nous avons certainement perdus de 1861 à 1871; ajoutons en autant pour les dix ans qui expireront l'année prochaine, et nous arrivons infailliblement au chiffre néfaste de sept ou huit cent mille. Comme il sera prouvé tôt ou tard que nous avons raison, nous prions nos lecteurs de remarquer nos chiffres.

L.-O. DAVID.

UN PROGRAMME À L'EAU

M. Gladstone est en train de renier tout son passé et de désavouer l'une après l'autre toutes ses professions de foi. Ce n'est plus le même homme. Il devient méconnaissable. Bientôt il ne lui restera plus un seul des insignes dont il était revêtu dans l'opposition. Le chef whig, devenu premier ministre, fait peau neuve. Pour peu qu'il continue, il sera plus tory que lord Beaconsfield. Sa marche, depuis son avènement au pouvoir, est intéressante à suivre.

Il a commencé par publier, dès le premier jour de son règne, une sorte de proclamation à l'effet d'apprendre aux puissances qu'il n'avait pas la moindre intention d'abandonner la politique de ses prédécesseurs à l'égard de la Turquie, quoi qu'il en eût dit à cet égard jadis. Puis il a fait savoir presque en même temps qu'il ne serait rien changé non plus à la position de l'Angleterre en Asie, et que le nouveau cabinet protégerait énergiquement les résultats de la guerre entreprise par l'ancienne administration. On gardera l'Afghanistan, comme le Transvaal et le Zululand. Ces jours derniers, une députation de la nouvelle chambre libérale est allée demander à M. Gladstone de rappeler sir Bartle Frere, si violemment dénoncé par lui comme tyran des Zoulous et inspirateur de cette fatale guerre de l'Afrique du Sud. Le premier ministre a renvoyé sèchement la députation, en déclarant qu'il ne pouvait être question de ces choses, que l'annexion forcée du Transvaal, tant dénoncée, devait être maintenue, et qu'il serait aussi injudicieux qu'inutile d'accorder une enquête sur les prétendus griefs des natifs, comme on le suggérait et comme il avait sommé lui-même dans le temps lord Beaconsfield de le faire.

Voilà pour les guerres impériales, si fortement réprouvées. Leurs résultats, jugés si défavorables aux intérêts anglais, sont chaleureusement acceptés et défendus.

Le programme de l'ex-opposition, entièrement désavoué pour cette partie, est également renié quant au principe de la non-intervention dans les affaires étrangères.

A la rigueur, M. Gladstone pourrait se justifier dans une certaine mesure de ne pas toucher aux conséquences des guerres afghane et zouloue. Mais rien ne l'obligeait à sortir de cette attitude, quelque peu passive, et à contredire tout un long passé, en prenant, comme il vient de le faire, l'initiative d'un mouvement d'intervention européenne entre le Chili et le Pérou. C'est à ne pas y croire, et l'Europe se demande si c'est bien un cabinet whig qu'elle voit suivre en ce moment une pareille politique, devant laquelle lord Beaconsfield lui-même eût probablement hésité.

A l'eau donc le programme qui a si bien servi M. Gladstone. Il n'est bon, comme le bouc de la fable et ses cornes, qu'à laisser au fond du puits d'où il nous a permis de sortir. Ce n'est pas la première fois, au reste, que les whigs exécutent ce manège. L'électorat anglais, qui paraît être plutôt leur complice que leur dupe, ne semble pas leur en tenir rigueur, comme s'il avait lui-même fait semblant seulement d'ajouter foi à leurs déclarations et dénégations d'autrefois.

A. GÉLINAS.

JUSTICE ! JUSTICE !

Nous sommes heureux de voir que le gouvernement local va enfin faire quelque chose pour l'administration de la justice. Malheureusement ce ne sera pas suffisant; il faudrait remanier tout le système judiciaire. C'est une tâche ardue sans doute, un travail sérieux, mais ce n'est pas la mer à boire.

Un gouvernement devrait être capable de faire ce que des individus ont entrepris avec succès en différentes circonstances. Il y a dans le barreau, à l'heure qu'il est, des avocats qui ont toutes les études nécessaires et possèdent les connaissances suffisantes pour préparer une loi sage et efficace.

M. Piché a soumis, il y a longtemps, à la Chambre, un bill de judicature dont ses adversaires politiques eux-mêmes ont fait dans le temps les plus grands éloges. Les principales clauses du projet de loi de M. Brousseau qui a été si favorablement apprécié par une grande partie du barreau et du public, avaient été tirées du bill de M. Piché. Des correspondances publiées dans les journaux à différentes époques, attestent l'expérience de M. Piché, sa connaissance des réformes nécessaires dans l'administration de la justice. Il a fait des travaux et des études qui pourraient être utilisés avec profit.

Il y a encore M. Pagnuelo qui vient de commencer dans la *Minerve* la publication d'un projet de loi dont on dit beaucoup de bien. On a donc tout ce qu'il faut, tous les éléments nécessaires pour faire quelque chose de durable et d'efficace.

Pour compléter toutes les réformes, pour en assurer l'efficacité, il faudra régler le choix des juges, le mettre à l'abri de l'influence délétère de l'esprit de parti. Il faudra rendre impossible la nomination d'hommes qui n'auront d'autre mérite que d'avoir bien servi leur parti. Il faudra faire en sorte que la magistrature soit la récompense d'une vie intégrale et laborieuse passée au barreau, et non pas seulement un débouché ou une retraite pour les invalides politiques.

Les meilleures lois, les réformes les plus sages seront illusoire si on n'a pas de bons juges. Faire monter sur le Banc un homme seulement ou surtout parce qu'il a rendu des services politiques, c'est une grande faute, une des fautes qu'on devrait le moins pardonner à un gouvernement, parce que c'est une des plus irréparables.

POÉSIE ET DRAME

La semaine dernière a dû être une des meilleures époques de la vie de M. Fréchette. Le couronnement de ses œuvres par l'Académie Française et le succès de ses deux drames, sont bien de nature à le réjouir. C'est si rare que dans notre pays les lettres et les arts aient de pareils triomphes!

Après avoir appris avec enthousiasme que l'Académie, le premier tribunal littéraire du monde, avait couronné Fréchette, que dans un concours ouvert à tant de génies, notre compatriote avait obtenu la palme, le public canadien semble avoir tenu à prouver qu'il savait apprécier le talent de notre ami. Pendant six jours, il a rempli l'Académie et applaudi tour à tour *Papineau* et *l'Exilé*.

Ce sont deux belles pièces aussi, pleines de mouvement, de vie, de scènes à effet, de bons mots, de sentiments élevés, de belles pensées. Elles ne sont pas sans défaut, les règles du drame, dans *Papineau* surtout, ne sont pas strictement observées, on y remarque des situations forcées, des personnages intéressants, mais en dehors de leur temps, quelques plaisanteries un peu triviales. Hastings demande trop brusquement la main de Rose à la fin du premier acte; nous aimons peu le coup de pistolet dont Pacaud menace Papineau pour le faire partir de Saint-Denis, et le rôle que le grand agitateur joue dans la cabane à sucre laisse à désirer; la crainte qu'il a de s'égarer dans les bois ne fait pas une bonne impression. Mais le sujet est si patriotique, la forme si entraînante, l'intérêt si soutenu, qu'on applaudit du commencement à la fin.

L'Exilé est plus parfait que *Papineau*, quoique moins émouvant, moins populaire. Ce n'est pas une œuvre d'invention, mais simplement d'adaptation; c'est un roman de Berthet mis en drame. En résumé: deux beaux succès, deux glorieux essais qui prouvent que, dans le drame comme dans la poésie, M. Fréchette est appelé à se faire un nom.

Madame Prume et M. Paul Dumas, l'ancien agent de L'OPINION PUBLIQUE, jouent les deux principaux rôles dans *Papineau*: ce sont deux véritables artistes. M. Dumas aurait été plus éloquent s'il s'était abandonné à sa verve, mais il était forcé, pour rester dans son rôle, d'être plus solennel et majestueux qu'entraînant.

Les extraits suivants des journaux de Montréal en diront plus long à nos lecteurs: L.-O. D.

On lit dans le *Courrier de Montréal*:

Salle comble à l'Académie de Musique. Chacun avait voulu aller applaudir le drame du nouveau lauréat de l'Académie Française. Ce n'est pas tous les jours qu'il nous est donné d'assister à une première représentation. On attendait beaucoup de la part de M. Fréchette, et nous pouvons dire que l'attente du public n'a pas été trompée. Les dialogues sont vifs, les réparties tombent à point, et l'intérêt se soutient jusqu'à la fin. Quelques-uns des passages respirent le plus pur patriotisme, et le souffle de la poésie la plus élevée. Les acteurs ont su faire ressortir les beautés du drame, et ont enlevé les applaudissements de l'auditoire. Citons en premier lieu Mme Prume, qui a joué Rose Laurier avec un talent, une expression que beaucoup d'artistes de profession auraient pu lui envier.

Les rôles de Georges Laurier, Dulac, Michel, Papineau, Desrousselles, Camel et Nelson ont été joués on ne peut mieux. On pourrait peut-être reprocher à M. Fréchette d'avoir compliqué inutilement l'intrigue en choisissant comme amant de Rose un Anglais qui, dans son désir de rendre service à son ami Georges et à sa fiancée, Rose Laurier, deux patriotes s'il en fut, ne trouve rien de mieux à faire que de s'engager pour combattre les patriotes. Etant donné l'horreur qu'une patriote aussi exaltée que Rose éprouvait pour l'uniforme anglais, il était assez difficile d'amener un dénouement naturel de l'intrigue.

En effet, il semble assez étrange qu'au moment où les Anglais brûlaient les maisons des patriotes pour se venger, au moment où Papineau, cette idole des insurgés, traqué comme un bête fauve, était obligé de se réfugier à l'étranger, la simple déclaration de Hastings affirmant qu'il a combattu dans les rangs des volontaires dans l'unique but de protéger la propriété de Georges, suffit pour que ce dernier se jette dans les bras de celui qu'il considérait comme un traître, et lui accorde la main de sa sœur, convertie tout à coup de des idées de conciliation et d'union entre les deux races. Le rôle de Papineau, ne voulant pas permettre à ses compagnons de fuite d'accuser les Anglais des actes de brigandages commis par les volontaires, nous semble un peu outré.

Bref, dans son désir louable d'éviter de froisser la susceptibilité des Anglais, M. Fréchette s'est peut-être créé des difficultés qu'il aurait pu éviter, mais dont il a su se tirer avec son talent ordinaire. Eviter de se montrer rancunier vis-à-vis des descendants de ceux qui ont combattu contre les patriotes eût été suffisant, et il n'était pas nécessaire de charger Papineau de plaider la cause d'un peuple qui, après tout, est moralement responsable des excès qui ont été commis. Cela n'empêche pas que le drame dans son ensemble est excellent, et que le succès remporté par M. Fréchette fera époque dans les annales de notre littérature canadienne. L'ovation dont il a été l'objet en est la preuve. Appelé à grands cris par l'auditoire, il dut paraître sur la scène pour recevoir des mains de Mme Prume une magnifique couronne et des fleurs qu'on lui avait jetées. Les divers tableaux sont magnifiques, et la bataille de Saint-Denis a été représentée avec un naturel à faire croire aux spectateurs que les balles pleuvaient autour d'eux.

Compte-rendu de la *Patrie*:

La scène s'ouvre à Saint-Denis, dans la demeure de Georges Laurier qui souhaite la bienvenue à l'un de ses amis d'enfance, de ses compagnons de collège qui vient lui rendre visite après plusieurs années d'absence.

Mais cet ami est un Anglais et il arrive à Saint-Denis en pleine insurrection. On se prépare à l'assemblée des cinq comités et l'ami de Georges, Sir James Hastings, est pris pour un espion par les patriotes défiants. C'est cette erreur et l'amour que Rose Laurier, sœur de Georges, a pour le jeune Anglais qui forment l'intrigue dramatique de la pièce. L'intrigue quoique simple est fort bien conduite et l'intérêt se soutient depuis la première scène jusqu'à la dernière.

Parlons d'abord de Mme Prume dans le rôle de Rose Laurier. Jamais artiste plus sympathique, plus aimée et plus estimée du public n'a mis les pieds sur la scène montréalaise. Un tonnerre d'applaudissements souligna son entrée en scène et ce fut ensuite une ovation continue. Sa tirade, *Si j'aime mon pays*, la scène avec Michel le sauvage au deuxième acte, sa prière avant la bataille de Saint-Denis au troisième acte, furent l'occasion d'une grêle de bouquets.

M. Paul Dumas dans le rôle de Papineau et M. McGown dans le rôle de Nelson ont été superbes de dignité; M. Dumas avec ce calme qui distinguait à un si haut degré le caractère du grand tribun, M. McGown avec cet enthousiasme qui distinguait Nelson.

M. Trudel, dans le rôle difficile de James Hastings, M. Beaudry dans celui de Philippe Pacaud obtinrent leur grande part du succès de la soirée, et nous ne devons pas non plus oublier le petit Jules, fils de Mme Prume, qui promet un artiste de mérite pour l'avenir.

Parlons maintenant de M. Chas Labelle dans le rôle de Dulac. Impossible de mettre plus de bonhomie, de jovialité, de naturel dans ce rôle du patriote canadien qui a toujours le mot pour rire dans les assemblées politiques comme au milieu de la mitraille. A Saint-Denis, à Saint-Charles, dans la forêt, Dulac est le boute-en-train qui encourage les découragés et donne du cœur aux braves.

M. Chas Labelle n'est pas un amateur, c'est un artiste et un artiste distingué.

Passons à M. Brazeau, à Athanase (Chrysologue Derousselles, écnier, rentier et maître-chanteur. La tête que s'était faite M. Brazeau était tout un poème comique et ses citations latines avec sa théorie du sang-sauvage enlevaient l'auditoire, chaque fois qu'il ouvrait la bouche. Impossible de mieux rendre ce rôle difficile et ce que nous disions de M. Labelle nous le disions de M. Brazeau; ce n'est pas un amateur, c'est un artiste.

Le rôle difficile de Georges Laurier avait été confié à M. Louis Labelle que tout le public des théâtres connaît déjà à Montréal. M. Labelle, comme son homonyme est un amateur consciencieux qui étudie ses rôles et qui les réussit.

Michel le sauvage (M. Dufour) fut magnifique dans un rôle fort difficile; le costume, le langage, la dégainé tout était parfait; et M. Leriche dans le rôle de Camel "le québécois de St-Michel d'Yamaska" mérite les mêmes éloges.

Parlons maintenant de la pièce et de M. Fréchette. Nous avons si souvent parlé de *Papineau* dans les colonnes de la *Patrie* qu'il serait superflu de rééditer aujourd'hui tout le bien que nous en avons déjà dit. Le drame était magnifique à la lecture, et il est superbe sur la scène.

Une surprise avait été réservée à M. Fréchette. Tout l'auditoire se leva à la fin du troisième acte pour demander l'auteur. Cris de l'auteur! l'auteur! Fréchette! Fréchette!

M. Fréchette parut sur la scène entouré de ses acteurs, et des tonnerres d'applaudissements accueillirent la présence du poète. La musique du 65me régiment joua *Vive la Canadienne* et l'enthousiasme était à son comble. Aussitôt que le silence se fut rétabli, Mme Prume s'avança vers M. Fréchette et lui présenta en ces termes une magnifique couronne en bronze doré:

"Cher poète—Les braves enthousiastes qui vous accueillent ont déjà couronné l'auteur de *Papineau*. L'auteur dramatique est acclamé, nous couronnons maintenant le poète. L'Académie Française vous a décerné une couronne d'immortalité, nous vous offrons l'hommage des sentiments de vos concitoyens qui vous honorent et de vos concitoyennes qui vous admirent et qui vous le disent publiquement par ma voix."

Les bouquets pleuvaient sur la scène et M. Fréchette, suffoqué par l'émotion, pouvait à peine répondre aux compliments de Madame Prume.

N'oublions pas avant de terminer de dire un mot des décors des villages de Saint-Denis et de Saint-Charles et de la dernière scène: la frontière, dans un pinceau d'un compatriote, M. Garand. C'était historiquement fidèle et fort bien fait au point de vue artistique.

Appréciation du *Retour de l'Exilé* par la *Minerve*:

Nous exprimions hier le vœu que M. Fréchette essayât son talent sur un drame politique. Nous ne savions pas que le *Retour de l'Exilé* renfermait toutes ces qualités. Ce drame est purement un drame, et nous n'y trouvons pas matière à critique. Auguste DesRivières est un homme de 45 ans. Il revient à Sillery, près de Québec, après vingt-deux ans d'absence, suite d'une condamnation d'exil en 1837. En son

absence, Jolin, ancien commis de la maison DesRivières, s'est approprié tous les biens de la succession, grâce à un acte de vente fictif consenti par Auguste avant son départ. Il existe, cependant, une contre-lettre signée par Jolin, reconnaissant que ces biens appartiennent à Auguste, mais ce document passe pour être perdu, et Jolin, qui s'est mis à la tête d'une bande de voleurs, est devenu un homme aussi riche que dangereux. Il a pris chez lui, à titre de charité, une madame Saint-Valier, qui a une fille de 18 ans, Blanche. Son but est de circonvenir la jeune fille pour qu'elle consente à l'épouser. Madame Saint-Valier femme bornée et égoïste, se prête à ces machinations et fait violence aux sentiments de la jeune fille, qui est en amour avec Adrien, étudiant en droit de Montréal. Auguste arrive pour réclamer son héritage, sans argent et sans titres; mais il est hardi, plein de ressources et il va sans crainte relancer Jolin chez lui. Jolin commence par croire qu'il a encore sa contre-lettre, et s'entend avec une couple de vauriens pour le faire assassiner pendant la nuit. Adrien, qui s'est introduit à la faveur de l'obscurité sur le domaine DesRivières, pour tâcher d'apercevoir Blanche, surprend une conversation des bandits. Il pénètre dans la maison et arrive dans la chambre d'Auguste au moment où, terrassé, celui-ci va recevoir son coup de mort. Les cartes tournent, Jolin capitule pour un moment, mais il s'aperçoit bientôt qu'Auguste n'a pas le précieux document, et il le chasse de sa maison. En même temps, Blanche, exaspérée par les persécutions de sa mère et les violences de Jolin, s'enfuit pour se soustraire à un voyage vers les Etats-Unis, où le mariage avec Jolin devait être accompli de force. Auguste, privé de sa fortune et Adrien de sa fiancée, devinent tristement dans une auberge, quand, dans le cours de la conversation, Adrien mentionne le nom de sa mère: Berthe de Blonière. Berthe avait été mariée secrètement à Auguste avant son exil, et le père et le fils se reconnaissent. Auguste avait, avant son départ, déposé la fameuse contre-lettre, gîte de sa fortune, au nom de sa femme, et celle-ci, qui se croyait abandonnée de son mari, tandis que celui-ci avait reçu la nouvelle qu'elle était morte, n'avait jamais voulu même ouvrir les documents qu'on lui avait remis de la part d'Auguste. Adrien les ouvre, retrouve la contre-lettre, recouvre les biens de la maison DesRivières, épouse Blanche, tandis que Jolin part pour la prison.

Ce drame est très mouvementé et contient des alternatives de triomphe et de défaites, d'espérances et de découragement fort bien ménagées. Comme dans *Papineau*, le dialogue est parfait et la diction d'une grande élégance.

La représentation d'hier soir a été parfaitement goûtée par l'auditoire intelligent et nombreux qui remplissait l'Académie de Musique, et nous n'avons qu'à souhaiter d'autres succès à M. Fréchette dans la carrière nouvelle qui s'ouvre à son talent.

LA COLONISATION

Mgr l'archevêque vient d'adresser la lettre suivante au Rév. Père Lacasse, qui est nommé apôtre de l'œuvre de la colonisation dans l'archidiocèse de Québec:

QUÉBEC, 2 juin 1880.

Rév. Père Zach. Lacasse, O. M. I.

Mon révérend Père,

Québec.

Connaissant et désirant favoriser autant qu'il dépend de moi votre zèle pour la colonisation de nos terres par nos compatriotes, je vous nomme par les présentes l'apôtre de cette belle et importante œuvre dans l'archidiocèse de Québec. Vous y avez pouvoir de prêcher et confesser dans toutes les paroisses et missions, et je prie tous les membres du clergé de vous faciliter l'accomplissement de votre excellente mission.

Vous rendrez aussi un grand service à la religion et à la patrie en prêchant contre le luxe et l'intempérance, qui sont aujourd'hui les deux principaux obstacles à la prospérité de notre patrie.

Je prie Dieu de bénir votre zèle et de vous donner lumière, force et santé pour mener à bonne fin cette entreprise si importante pour sa gloire, pour le salut des âmes et pour le bien de notre cher pays.

Je suis heureux de vous informer que Nos Seigneurs les Evêques de la Province, à qui j'ai parlé de mon projet de former au plus tôt une société de colonisation dans mon diocèse, ont fortement approuvé ce dessein, et qu'ils se proposent d'encourager cette œuvre dans leurs diocèses respectifs.

Vous êtes autorisé à publier la présente lettre, si vous croyez que cela puisse être utile.

Veillez agréer, mon révérend Père, mes meilleurs souhaits et l'assurance de mon sincère attachement.

+ E. A., Arch. de Québec.

Sa Grandeur est dans le vrai en assimilant l'œuvre de la colonisation à une œuvre religieuse, à un apostolat, comme le clergé est dans son rôle en reprenant en mains cette cause éminemment nationale, abandonnée par les mains laïques.

A. G.

RELIQUE PATRIOTIQUE

Nous avons vu une épreuve de la magnifique lithographie que M. E.-J. Du-beau, marchand, de Québec, prépare pour le 24 juin prochain, et que tout le monde voudra acheter. Nous parlerons de cette gravure aussi belle que patriotique dans notre prochain numéro.

L'HON. LOUIS VINCENT

On lit dans *l'Illinois*:

La population franco-canadienne du Wisconsin vient de perdre, dans la personne de l'hon. Louis Vincent, de Chippewa Falls, récemment décédé dans le Minnesota, l'un de ses représentants les plus estimés et les plus marquants.

Né au Canada, M. Louis Vincent fut obligé de laisser, encore enfant, la province de Québec pour aller se fixer, en 1830, avec ses parents, à la Prairie-du-Chien, alors l'un des postes de traite les plus importants du Wisconsin. L'instruction du jeune Vincent laissait beaucoup à désirer, au moment où il s'éloigna du sol; heureusement, il put puiser à l'école d'un instituteur français, établi à cette époque à la Prairie-du-Chien, les notions élémentaires des langues française et anglaise. Il débuta dans la vie comme commis au service d'un des plus riches traiteurs du poste; mais bientôt les limites de la bourgeoisie à demi civilisée parurent trop étroites à l'ambition du jeune homme.

Doué d'une énergie à toute épreuve, Louis Vincent laissa le toit paternel à 20 ans, sans autres ressources que son intelligence et ses bras vigoureux, et pénétra hardiment au sein des belles forêts qui bordaient, il y a un quart de siècle, les rivières Eau-Claire et Chippewa.

Le travail des premières années fut assez pénible pour le jeune pionnier. On le voit tour à tour maniant la hache, au gouvernail d'un bateau à vapeur, ou à la poursuite des bêtes sauvages pour se procurer la nourriture nécessaire. Le succès ne se fit pas attendre. En moins de cinq ans, il économisa suffisamment, grâce à ses habitudes de vie réglées, pour acheter des terres à pin considérables sur le parcours de la rivière Chippewa et de ses tributaires.

Les transactions qu'il fit sur le bois de sciage depuis 1860 furent si importantes, qu'il se vit en mesure, il y a cinq ans, de faire l'acquisition, avec quatre compatriotes, de l'une des plus grandes scieries du Wisconsin, aujourd'hui en pleine opération.

En affaires, M. Louis Vincent faisait preuve d'une sagacité peu commune. Les traits les plus saillants de son caractère étaient la droiture, la franchise et la générosité. Jamais Canadien-français dans le besoin ne s'adressa vainement à M. Vincent. Son cœur comme sa bourse était ouvert à tout le monde.

M. Louis Vincent, qui était l'un des plus anciens pionniers de la vallée de la Chippewa, fut appelé, en 1876, à représenter le comté de Chippewa dans la législature du Wisconsin, et en 1878 au poste de maire de Chippewa Falls. Il s'acquitta avec distinction de ses devoirs de maire et de député. Les services signalés que M. Vincent a rendus au comté de Chippewa, depuis son organisation, rendront sa mémoire chère à tous ceux qui l'habitent.

Pauvreté et Souffrance.

J'étais accablé de dettes, de pauvreté et de souffrances depuis des années. J'avais une famille nombreuse toujours malade, et les comptes de docteurs m'écrasaient quoique leurs remèdes ne leur fussent au bon lieu. J'étais tout à fait découragé, jusqu'à ce qu'un an lorsque, d'après l'avis de mon directeur spirituel, je me procurai le Hop Bitters, je commençai à en faire usage, dans l'espace d'un mois nous recouvrâmes tous la santé et aucun de nous n'a été malade depuis, et je puis dire à tous les hommes pauvres: vous pouvez conserver la santé à vos familles pendant un an avec les Amers de Houlton, le meilleur marché qu'une seule visite de docteur, je parle par expérience.

UN TRAVAILLEUR.



S. A. R. LA PRINCESSE BÉATRICE

ÉCHOS

L'établissement de la nouvelle compagnie franco-canadienne de crédit foncier aura inévitablement pour effet de modifier les conditions de notre système actuel de crédit. L'intérêt ne peut manquer de baisser. Les capitalistes français, habitués aux taux modiques du vieux continent, sont en état de faire une rude concurrence à nos prêteurs, tout en faisant eux-mêmes d'excellentes affaires. Ils ont, comme on le sait, cinq millions de piastres à répandre sur la province.

* *

Les livres bleus du département de l'agriculture et de l'immigration contiennent les rapports faits en Angleterre par les agriculteurs anglais qui ont visité le Canada l'année dernière. Le premier de ces rapports, celui de M. James Biggar, déconseille aux émigrants écossais qui se rendent au Canada de s'établir dans la province de Québec. C'est bien leur affaire. Il ne fait grâce que pour les townships de l'Est, qu'il compare à la province d'Ontario, avec laquelle il les confond dans une même admiration.

* *

Il est consolant, après les agitations regrettables des dernières années, de voir la législature de Québec rentrée dans le calme et la paix si nécessaires au fonctionnement de nos institutions. Les séances n'ont plus rien de l'acrimonie et de la violence des dernières sessions. La Chambre procède à ses travaux ordinaires sans être troublée par les énervantes querelles du passé. La nouvelle opposition est assez modérée; elle a montré dès l'abord qu'elle entendait accepter et remplir son rôle loyalement. Le ministère, de son côté, n'ayant pas à disputer ses positions pied à pied comme son prédécesseur, est moins préoccupé et plus libre pour veiller aux intérêts du pays. Bref, tout indique que nous sommes revenus à l'état normal. Puisse-t-on ne jamais plus en sortir.

* *

En prévision des résultats du prochain recensement, le *Globe* propose de renouveler le système de représentation des provinces à la Chambre des Communes. La population d'Ontario a augmenté dans des proportions extraordinaires, d'après lui, elle laisse de plus en plus loin derrière elle la population de Québec, et il suggère, au lieu d'augmenter le nombre des sièges de la première, de diminuer le nombre des sièges de la seconde, par crainte de voir trop augmenter le chiffre de la députation.

D'abord, la prédiction du journal haut-canadien n'est rien moins que certains. Rien n'indique que la proportion entre la population des deux provinces soit aussi changée qu'il le voudrait; il aurait mieux fait d'attendre après l'événement pour formuler ses plans à ce sujet. Et lors même que le recensement lui donnerait raison, il est douteux que ce dût être un motif suffisant pour amender la constitution et toucher à l'organisation électorale de Québec, qui sert de base à celle des autres provinces. Au fond même, à quoi servirait le changement proposé. Supposons, par impossible, que le recensement de 1881 donne à Ontario une population double de celle de Québec, notre voisin aura droit à 130 sièges aux Communes contre nous 65. Il ne vaudrait guère la peine, si cela arrive, pour le simple plaisir d'avoir des chiffres ronds, de réduire Québec à 50 sièges afin d'empêcher Ontario de dépasser 100.

* *

La session de la convention républicaine de Chicago s'est terminée par la déconfiture du général Grant, dont la candidature a été définitivement et irrévocablement rejetée. Il ne s'en est manqué que de quelques voix, et le résultat a surpris tout le monde. Il paraissait impossible que les habiles compères qui étaient chargés de jouer les ficelles pour l'illustre général pussent perdre leur point. C'est pourtant ce qui est arrivé. C'en est fait

maintenant de la présidence, du troisième terme et de ce qui s'en serait suivi. Adieu tout cela. Le pot aux roses est renversé. Le voyage triomphal autour du monde, accompli en grande partie aux frais du gouvernement républicain du jour, n'aura servi de rien, qu'à préparer une candidature destinée à avorter.

L'heureux rival qui a rallié les votes de la convention, de préférence à M. Grant, était le plus insignifiant sur sept candidats qui se disputaient les suffrages. Dans le scrutin qui précéda le vote final, il n'avait rallié que deux voix. Grant était encore à ce moment en tête de la liste avec 307 voix, et son triomphe semblait assuré. Mais alors ses adversaires eurent le bon esprit de se rallier en masse compacte contre lui, et de renoncer à leurs préférences personnelles pour reporter tous leurs votes disséminés jusque là entre six noms, sur le candidat qui soulevait le moins d'objection parce qu'il avait moins d'importance. Et le 28e ballottage donna à celui-ci 399 voix contre Grant 306. Le nom de cette heureuse cheville est Garfield, le général Garfield, de l'Ohio, aussi obscur que Grant est fameux. Ce personnage, qui n'était candidat que pour la forme, est présentement le porte-étendard du parti républicain, et l'un des deux hommes qui vont se disputer la magistrature suprême des États-Unis. Il y a parfois de ces coups de fortune dans la vie des partis.

Le fait n'en contient pas moins un enseignement précieux, comme preuve de la discipline des républicains. Il devrait servir de leçon aux démocrates, qui n'ont qu'à vouloir maintenant pour défaire le candidat-cheville accepté par leurs adversaires. Qu'ils soient unis comme les républicains, et le succès est à eux. Grant, Blaine, Sherman, Washburne, étant écartés, la victoire doit être facile.

A. GÉLINAS.

ÇA ET LÀ

Quelqu'un qui signe "Un jeune Canadien-français" nous prie d'inviter les officiers de la Saint-Jean-Baptiste de Montréal à organiser quelque démonstration pour ceux qui ne pourront pas aller à Québec le 24 juin prochain. Il demande pourquoi on ne ferait pas, le soir, par exemple, une procession aux flambeaux, afin que la journée ne se passe pas complètement sans réjouissances. Nous espérons que les officiers de la Saint-Jean-Baptiste prendront en considération cette demande patriotique.

* *

Le livre des mères ou Les principes fondamentaux de la propagation de la race humaine, par ELZÉAR PAQUIN.

Tel est le titre d'un livre qui vient de paraître à Montréal, livre rempli de renseignements et de conseils précieux pour les pères et les mères. Il est bon de bien faire comprendre que ce livre est destiné aux mères et non pas aux filles. Dans notre pays où on ignore les choses les plus élémentaires, de pareils livres sont de nature à faire beaucoup de bien, mais il ne faut pas qu'ils tombent entre les mains de la jeunesse. Bien entendu, nous ne pouvons recommander les traitements dont parle M. Paquin, il devrait avoir l'approbation, quant à cette partie, de quelques-uns des membres de la profession médicale.

* *

La *Minerve* fut le premier journal français qui annonça la grande et agréable nouvelle du couronnement de M. Fréchet par l'Académie. Elle le fit convenablement dans les termes suivants :

Une dépêche transmise par le câble nous apprend que l'Académie française a couronné les œuvres poétiques de M. Louis-Honoré Fréchet. Il est bien difficile, dans notre pays, de faire la distinction entre la carrière politique et la carrière littéraire d'un homme. D'un côté, ses adversaires n'admettent pas qu'on lui reconnaisse de mérite, tandis que ses amis ont l'habitude d'exploiter déloyalement l'hommage qui lui est rendu. Nous n'hésitons pas, cependant, à féliciter M. L.-H. Fréchet sur l'insigne honneur qui lui est conféré, car cet honneur rejail-

lit avec éclat sur le pays entier. Le verdict littéraire qui vient d'être rendu par le plus haut tribunal de l'univers, et nous ne saurions cacher que notre orgueil national est considérablement flatté de ce témoignage de mérite. M. Fréchet est un adversaire politique, auquel nous avons bien des violences à reprocher, et ce souvenir nous ôte nos coudées franches dans l'appréciation de son incontestable talent, car nul ne nous assure que sur le champ de bataille on ne nous combattrait pas, plus tard, avec nos propres armes. Néanmoins, il doit y avoir un temps pour tout, et c'est avec la plus grande sincérité que nous enregistrons ses succès littéraires.

* *

Nous apprenons avec plaisir que le Père Raynel et le curé Labelle sont revenus de leur exploration au lac Nomingue. A l'ouest de la rivière Rouge, ils ont remarqué une immense étendue de bonnes terres, sans roches, et presque partout couverte de bois blancs. Tout autour du lac Nomingue, c'est un paysage des plus charmants. L'érable domine dans ces excellents terrains. Les colons commencent à y pénétrer par la rivière Rouge qui est bordée de magnifiques terres jusqu'à une distance de 60 milles de la chute aux Iroquois. Un bon chemin de chantier, sur la rivière, longe toutes ces bonnes terres.

Pour se faire une idée des progrès rapides de la colonisation, à 70 milles de l'Ottawa à la ferme du Milière, un rang de 8 milles s'est établi comme par enchantement dans le cours du printemps. Le dimanche de la Trinité, 50 personnes assistaient à la messe et la plupart s'approchaient de la sainte Table.

Le Père Raynel était étonné qu'un si beau pays ne fût pas livré plus vite à la colonisation. Quant au curé Labelle, on connaît son opinion sur ce point.

Quel beau champ pour exercer le zèle de la Société de colonisation du diocèse de Montréal! Le Père Raynel fut la victime d'un accident qui n'eut pas un résultat funeste. Passant au milieu du feu des défrichements, il se trouva tout à coup environné de flammes. Il n'y perdit que la peau du visage et des mains et supporta ce contre-temps avec une gaieté de cœur admirable.

NOS GRAVURES

Feu l'Impératrice de Russie

La Czarine, qui vient de mourir, Maximilienne - Wilhelmine - Auguste - Sophie-Marie, née le 8 août 1824, avait épousé le 28 avril 1841, Alexandre II proclamé empereur de Russie le 2 mars 1855. Conformément à l'usage, elle dut embrasser la religion orthodoxe avant son mariage, et prit les noms de Marie-Alexandrovna.

Elle est morte si tranquillement que ses gardes malades, qui étaient dans une chambre voisine, ont cru qu'elle était endormie. Pauvre femme! elle méritait bien un fin doux: atteinte au cœur depuis si longtemps, elle a dû souffrir une longue agonie! Pour l'empereur, à la nouvelle de sa mort, il a manifesté tant d'empressement à la voir, qu'il a failli écraser de sa voiture un des cosaques de son escorte.

Sa parenté est nombreuse, et l'on trouve des membres de sa famille alliés à presque toutes les familles souveraines de l'Europe. Elle a eu six enfants :

Le grand duc Alexandre, né le 16 mars 1845; le grand-duc Vladimir, né le 22 avril 1847; le grand-duc Alexis, né le 14 juin 1850; la grande-duchesse Marie, née le 17 octobre 1853; le grand-duc Serge, né le 11 mai 1857; le grand-duc Paul, né le 3 octobre 1860.

Deux emprunts au Travailleur :

Entendu sur la rue Pearl à Worcester.

—Je ne sais ce que Fréchet peut dire des idées du "Berger" du *Canadien*, sur son idole Papineau.

—Fréchet n'a rien à dire. Il est le pire ennemi de Papineau, puisqu'il vient de le mettre en pièce!

* *

Entendu sur la rue Front à Worcester :

—Cartier était un patriote, etc.

—Cartier était un ennemi du Bas-Canada. La preuve, c'est qu'il a fait une chanson dans laquelle il s'écrie *Haut* (O) *Canada mon pays*, mes amours. Il ne parle pas du *bas* (sic.)

—Oh! my!

LE CARDINAL PIRE

Le prélat qui vient de mourir n'était pas seulement un grand évêque et un théologien de premier ordre; c'était aussi un écrivain de race, maniant supérieurement la langue française, et rappelant, sans trop d'infériorité, la manière de Bossuet, de Fénelon et de Bourdaloue.

Citons quelques pages tirées des œuvres de l'évêque de Poitiers.

PILATE

Voici d'abord le texte de la fameuse comparaison de l'empereur Napoléon III avec Pilate, comparaison qui attira sur son auteur les rigueurs du pouvoir. C'était au moment où le gouvernement français laissait sacrifier les intérêts de la papauté en Italie, sous prétexte qu'il n'avait pas à intervenir, et qu'il n'avait qu'à se laver les mains du mal qui allait s'accomplir.

Les lignes suivantes se trouvaient dans un mandement lu à la cathédrale de Poitiers :

Pilate voyant qu'il ne gagnait rien, mais qu'au contraire les exigences croissaient et devenaient plus impérieuses autour de lui, et comprenant qu'après avoir été jusqu'ici à toutes les volontés de la multitude, il allait être entraîné à un acte de suprême faiblesse, ordonna qu'on lui apportât de l'eau, il se lava les mains et il dit : Je suis innocent du sang de ce Juste. Cela fait, après avoir flagellé Jésus, il le livra aux Juifs pour qu'ils le crucifissent.

Mais la postérité a-t-elle ratifié l'absolution que se donna Pilate, et le lavement de ses mains l'a-t-il innocenté devant les âges à venir? Écoutez.

Depuis dix-huit siècles, il est un formulaire en douze articles que toutes les lèvres chrétiennes récitent chaque jour. Dans ce sommaire de notre foi, rédigé avec tant de concision par les apôtres, figurent, en outre des trois noms adorables des personnes divines, le nom mille fois béni de la femme qui a donné la naissance humaine au Fils de Dieu, et le nom mille fois exécration de l'homme qui lui a donné la mort. Or, cet homme ainsi marqué du stigmate décide, cet homme ainsi cloué au pilori de notre symbole, quel est-il donc? Cette femme, ce n'est ni Hérode, ni Caïphe, ni Judas, ni aucun des bourreaux juifs ou romains; cet homme, c'est Ponce-Pilate. Et cela est justice. Hérode, Caïphe, Judas et les autres ont eu leur part dans le crime; mais enfin, rien n'eût abouti sans Pilate. Pilate pouvait sauver le Christ; et sans Pilate, on ne pouvait mettre le Christ à la mort. Le signal ne pouvait venir que de lui : *Nobis non licet interficere*, disaient les Juifs...

Lave tes mains, ô Pilate; déclare-toi innocent de la mort du Christ. Pour toute réponse, nous dirons chaque jour, et la postérité la plus reculée dira encore : Je crois en Jésus-Christ, le Fils unique du Père, qui a été conçu du Saint-Esprit, qui est né de la Vierge Marie, et qui a enduré mort et passion sous Ponce-Pilate : *Qui passus est sub Pontio Pilato*.

CONSEILS

Il est essentiel ou plutôt indispensable pour les chanteurs, les orateurs, les lecteurs, tous ceux qui, par profession, font grand usage de la parole, de maintenir leur larynx en bon état.

Lorsqu'ils ont surmené cet organe ou mieux pour en prévenir la fatigue, ils doivent boire matin et soir, un bon verre d'eau de poireau. Ce remède était employé par Néron, pour conserver à sa voix toute sa fraîcheur.

Un bon moyen pour empêcher l'argenterie de noircir.

Après avoir bien passé au blanc, enveloppez hermétiquement chaque pièce d'argenterie dans du papier d'étain pareil à celui qui enveloppe les tablettes de chocolat, puis rangez vos paquets dans un tiroir ou une armoire à l'abri de toute humidité.

Au bout de plusieurs années, vous retrouverez votre argenterie aussi brillante que le premier jour.

Emploi de l'huile de charbon pour concombres et citrouilles.—Une dame de Shullscob, Etat de Wisconsin, qui s'occupe de jardinage, vient de communiquer au *Fruit Recorder* le moyen suivant qu'elle emploie pour la destruction des insectes qui s'attaquent tout particulièrement aux concombres et aux citrouilles : Depuis deux ans, dit-elle, je cultive les concombres et les citrouilles en buttes, ayant le soin de mêler à la terre un peu d'huile de charbon; par ce moyen, mes plantes sont complètement exemptes des ravages causés par les insectes qui affectionnent tout particulièrement ces plantes. Répandre de l'huile de charbon sur les plantes leur serait dommageable, tandis qu'ajoutée à la terre leur état de végétation ne laisse rien à désirer.

LE MARIAGE DANS LE MONDE PARISIEN

C'est au printemps que se font presque toujours les grands mariages parisiens.

LES PRÉLIMINAIRES.—L'union est souvent convenue entre les deux familles ; souvent aussi elle tient davantage du roman. L'amour écrit le prologue de ce livre grave qu'on appelle le *Marriage*. C'est ce qui est arrivé. m'assure-t-on, pour les deux très jeunes filles qui demain seront des jeunes femmes.—L'une, pre que enfant, folâtrant sous les ombrages du parc de Melto est apparue avec toutes les séductions de l'innocence, cette grande charmeuse.—L'autre, qu'on menait pour la première fois de sa vie au bal, et à un bal costumé,—est arrivée habillée en *Dame du Premier Empire*, si jolie dans sa jupe rose et blanche, avec son ridicule au bras, laissant entrevoir de si grands yeux bleus sous son chapeau-cabriolet, que son fiancé d'aujourd'hui l'eût demandé en mariage à la fin du bal, s'il n'avait pas craint de réveiller Mme Alexandre Dumas à cinq heures du matin.

Je ne prendrai pas pour exemple cette jolie page printanière. Et j'arrive à l'entrevue classique.

L'ENTREVUE.—On choisit un terrain neutre, c'est la maison d'une amie un jour de réception, un concert, un dîner, une cérémonie religieuse. On se rencontre aussi dans les salons officiels. La marquise de Mac-Mahon, quand elle donnait des fêtes à l'Elysée, était accablée de demandes d'invitation, basées sur ce prétexte : une entrevue de mariage. La marquise dans ce cas-là ne refusait jamais.

Les théâtres servent aussi à des rencontres matrimoniales.

L'Opéra est préféré par le monde élégant.

L'Opéra-Comique a les faveurs de la bourgeoisie et de la province. Le jeune homme s'assied à l'orchestre. On pare la jeune fille de ses plus beaux atours et on la place sur le devant d'une loge. La loge joue son rôle, et si le cœur du monsieur se met à battre, il monte dans la loge où il se fait présenter. Le lendemain, il vient adresser sa demande au père qui la transmet à sa femme et à sa fille. S'il est agréé, il envoie son bouquet quotidien et la cour commence.

LA COUR.—Tous les jours, le jeune homme est admis chez les parents de sa future, comme s'il comptait déjà dans la famille. Le lendemain des accointances, il offre une bague invariablement la même pour les catholiques : une perle fine ou deux perles fines montées avec deux diamants. La bague très précieuse, en saphir, rubis ou émeraude se donne la veille seulement du mariage et ne se porte qu'avec l'alliance.

Les bouquets d'aujourd'hui sont splendides, composés des fleurs les plus rares et attachés par des flots de dentelle. Ces flots de dentelle sont parfois remplacés par un ruban de moire où se trouve brodé le nom de la jeune fille. Une devise s'écrit aussi sur ces rubans symboliques. Inutile de dire que le bouquet doit être d'une blancheur immaculée.

L'ANNONCE DU MARIAGE.—Dans les familles aristocratiques, la première personne à qui le mariage est annoncé est le Saint-Père. On sollicite sa bénédiction pour le jeune couple et le Saint-Père l'envoie par le télégraphe le jour de la cérémonie à l'église.

Si on a l'honneur de connaître des souverains et des princes du sang, on leur écrit des lettres particulières. On doit faire porter ces lettres dans le cas où les grands personnages à qui on s'adresse, habitent la même ville. Ces lettres, très officielles, doivent être cachetées des armoiries ou du chiffre de celui qui les envoie et jamais cachetées de noir, fût-on en deuil. La vieille étiquette interdit de cacheter en noir les missives adressées aux personnes royales.

Quand on connaît beaucoup une princesse ou un prince du sang, le père de la jeune fille va en personne annoncer l'heu-

reuse nouvelle. La mère, accompagnée de sa fille, fait des visites à ses amis pour leur apprendre le mariage. Elle ne conduit son futur gendre que chez les grands parents et les personnes à qui elle doit du respect. Le mariage est célébré un mois ou six semaines après qu'on l'a annoncé.

LE TROUSSEAU.—Mes lectrices seront certainement curieuses de savoir de quoi se compose le trousseau d'une Parisienne du *high life* en la bienheureuse année 1880.

Certes, nous sommes loin de Sparte et même des trois robes de Mme de Sévigné.

On donne à la jeune fille une douzaine de robes toutes faites. Les bas, les souliers, les ombrelles et les chapeaux sont assortis aux costumes, ce qui, en y ajoutant le linge, représente une valeur de vingt à cinquante mille francs.

Les plus fines batistes, les dentelles aériennes composent la lingerie intime de la jeune femme. Les chemises de foulard qu'on a essayé de mettre à la mode ne sont pas de bon goût. Une seule fantaisie est acceptée, c'est le fourreau de foulard rose pâle ou bleu turquoise, tout frissonnant de dentelles blanches, qu'on pose sur sa chemise de nuit si on est un peu frileuse. Les petits capuchons de matin en foulard rosé ou azuré, rachés de flots de dentelle, enveloppent le visage dans un *flou* charmant. Ils peuvent remplacer le bonnet de nuit.

J'ai sous les yeux le devis du trousseau exécuté par une couturière parisienne pour la princesse Isabelle de Croy, devenue belle-sœur de la jeune reine d'Espagne, par son mariage avec l'archiduc Frédéric d'Autriche.

J'y vois que tout est compté par douze douzaine. Parmi les mouchoirs, la douzaine des mouchoirs de gala varie de 600 à 1,000 francs pièce. C'est un imperceptible morceau de batiste, entouré de vieux point de Venise, de vieille binche flamande ou de vieille malines.

On joint au trousseau douze douzaines de paires de bas. Dix douzaines sont en soie, deux douzaines en fil d'Ecosse.

Ceux du mariage sont en soie blanche, brodés d'un semis de boutons d'orange. On n'a pas idée de la prodigieuse variété de ces bas : noirs brodés de jais, noirs poudrés d'or, bleus et argent, roses et perles fines, et les broderies nuancées, et les bas de cheval en soie noire unie, et les bas d'excursion en bourre de soie écossaise, et les bas Louis XV, et les bas à la Récamière ! Je n'aurais jamais cru que les bonnetiers eussent tant d'imagination. La robe de mariage doit être, cette année, à traîne de damas et devant de mousseline des Indes ou gaze des Indes, tout embaumée d'une profusion de fleurs d'orange—en touffes, en traînes ou en franges. Peu de dentelles. La robe de contrat, invariablement rose, est noyée sous les cascades de valenciennes ou les malines de la corbeille.

Il n'y a que trois dentelles à la mode : valenciennes, point d'Alençon et malines. Les autres robes varient suivant le goût. Pour le voyage, on a adopté le *petit complet* "très chic" dans son extrême simplicité. Jupe et tunique en laine anglaise à carreaux, corsage et jaquette pareils, la toque garnie de plumes lisses.

Les nouveaux peignoirs de ce printemps sont en organdi des Indes, fait "d'air tissu" doublé de surah aux molles draperies et garni d'un mélange de malines et de dentelles d'or. Un souflet, une vapeur, un nuage appelé à inspirer bien des madrigaux.

Dans le faubourg Saint-Germain, on n'admet que la toile et la batiste.—Le foulard est banni. On le considère comme païen. Les petits jupons de foulard parfumés à la violette sont remplacés par des jupons de flanelle rose, blanche ou bleue, garnis de broderies plates et d'une valenciennes.

Un beau trousseau comprend douze douzaines de chemises de jour, six douzaines en toile très fine et six en batiste. Autant de chemises de nuit. Deux douzaines de jupons courts, pour la promenade, six jupons de bal en mousseline à

longue traîne, et douze jupons de robes de chambre.

Les nouvelles fantaisies sont les bonnets de foulard à la créole, les bonnets de paysanne en vieille dentelle doublés de soie qu'on porte au *five o'clock tea*, les grandes écharpes de point d'esprit blanc bordées d'une écume de dentelles blanches dans lesquelles on s'enveloppe, à la façon des miniatures d'Isabey.

LA CORBEILLE.—La corbeille ne s'offre plus, comme au bon vieux temps, dans un osier recouvert de ruches de soie et pomponné de nœuds de rubans ; la corbeille est un meuble sérieux, ancien ou genre ancien : un bureau-chiffonnier à la Geoffrin, un cabinet Diane de Poitiers, un coffret Pompadour, une table à ouvrage Marie-Antoinette.

On glisse quelques cadeaux dans ce meuble et on envoie les autres. Une bourse remplie d'or est toujours cachée dans un des tiroirs : c'est la part des pauvres, la bourse des bonnes œuvres.

La corbeille ne contient plus de cachemire, le classique cachemire étant passé de mode. Elle renferme deux robes de dentelle, une blanche et une noire, c'est-à-dire des volants pour garnir une robe entière, deux robes de velours en pièce, deux ou trois robes de satin et deux robes de fantaisie. Le futur commande souvent aussi des robes toutes faites et surtout des manteaux et une sortie de bal.

Les fantaisies indispensables de la corbeille sont : des éventails de grand style et des éventails de demi-toilette, des flacons, un nécessaire à ouvrage, et un porte-cartes.

La manie du *bibelot* étant fort répandue, le bibelot est représenté dans les corbeilles de mariage. A côté du nécessaire de toilette, forcément moderne et qu'on fait à présent en cristal à couvercle d'or mat uni, portant le chiffre en argent, le futur mari a soin d'envoyer un coffret à dentelles Louis XIII en velours bridé de vieil or parfumé à la peau d'Espagne et qui renferme les fragiles merveilles des siècles passés. Les éventails de nacre peinte, incrustée d'or, où sourient les bergères de Watteau, viendront apprendre à la pensionnaire charmée les coquetteries des duchesses à tabouret.

Elle attachera à son cou le collier d'émail qui peut-être a effleuré le cou d'ivoire d'une princesse des Valois. Elle pendra à sa ceinture la châtelaine d'argent des bourgeoises du temps de Louis XIV, châtelaine qui lui laissera sous la main son crapon, son flacon, ses ciseaux, son petit miroir et son œuf d'argent pour la poudre de riz.

C'est une ronde d'amours en vieux Saxe, qui lui apportera le dernier bouquet du fiancé, disposé dans une corbeille d'osier doré que surmonte un groupe de Saxe exquis. Quelques-uns de ses bijoux lui seront envoyés dans une petite chaise à porteur en peluche, traînée gravement par des petits personnages en pâte tendre.

Les grands sachets armoriés pour les gants affecteront des couleurs tendres et passées comme si on venait de les tirer de l'armoire d'une aïeule endormie depuis la Régence. Un service à thé Louis XV, tout spécial à madame, accompagné des serviettes armoriées sera destiné à son lunch chez elle. Ce sera le service intime.

Enfin, on ne manquera pas de payer son pesant de diamants une miniature historique, une tasse ou un joyau ayant appartenu à une reine du passé : Marie Lecinska ou Marie Antoinette.

Les armoiries ne se prodigueront pas sur les objets offerts à la jeune femme. Il est essentiel que son livre d'heures soit armorié. Presque partout on met son chiffre et sa couronne ou ce qui est plus nouveau son *crest* et sa devise. Le *crest* est une des pièces du blason qui figure seule sur les harnais, la voiture, le papier à lettres, etc.

Parmi les bijoux, il est d'usage de donner deux parures de gala, une montre avec sa châtelaine, une parure de fantaisie et une parure ancienne. Les perles sont mises au-dessus des diamants en ce moment. Le collier de perles a conquis la

royauté des bijoux. Un collier de perles à cinq rangs vaut cinq cent mille francs.

LES CADEAUX.—La jeune fille reçoit des cadeaux de tous ses parents et de tous ses amis.

On exposait autrefois ces cadeaux, suivant la mode anglaise, le jour du contrat.

Il faut avouer que c'était un peu brutal. Cette mode a passé. La fiancée remercie chacun de ceux qui ont pensé à elle et serre précieusement le souvenir avec ses nouvelles richesses. Elle ne doit porter le jour de son mariage que les bijoux offerts par sa mère ou par son mari. La mère donne à sa fille tous les bijoux de fantaisie qu'elle possède et parfois une partie de ses diamants. La mère du marié doit donner des diamants.

La valeur du cadeau des amis est augmentée par la délicatesse de leur choix et la pensée affectueuse qui s'y rattache.

Ainsi au milieu du luxe le plus raffiné, nait et s'épanouit cette fleur charmante et fragile qu'on appelle un mariage parisien ; la jeune fille saluée comme une reine qui pose le pied dans son empire, mérite bien ce titre que lui donnait Balzac : Son Altesse la Femme.

Puisse Son Altesse rendre en bonheur au premier de ses sujets tout ce qu'elle a reçu de vœux, de présents, d'hommages et d'encens !

TRILBY.

Un écrivain français dit de M. Falloux :

J'ai eu la fortune d'entendre M. de Falloux dans un de ses plus beaux jours, à la Législative de 1849. J'étais bien jeune alors, mais l'impression qu'en a gardée ma mémoire est ineffaçable. Je le vois encore à la tribune, avec sa haute taille, sa tête rejetée fièrement en arrière, le geste dominateur, la voix nette et pétriante. Les montagnards venaient de lui jeter la menace d'un nouveau 10 août.— "Je retiens cette date, s'écria-t-il, mais vous citez trop ou trop peu. Le 10 août a été suivi du 2 septembre, du 31 mai, du 9 thermidor ; il a été suivi enfin du 18 brumaire ! Après Bailly, on a vu tomber Pétion ; après Pétion, on a vu tomber Barnave ; après Barnave, Danton ; après Danton, Robespierre ; et ensuite est venu le despotisme, qui a fait taire toutes ces voix et qui a muselé tous ces tigres !"

Quelle apostrophe écrasante ! La droite saluait le jeune ministre de ses acclamations, la montagne debout était frémissante, et il semblait que les deux fractions de l'Assemblée allaient en venir aux mains. Mais l'orateur, les calmant l'une et l'autre d'un geste expressif, ajoute un dernier trait, irréfutable et suprême leçon : "Et puis, il y a encore une autre date : après cela est venu 1814 et 1815 ; c'était l'inexorable logique, et sachez que les mêmes excès et les mêmes fautes aboutiront toujours aux mêmes catastrophes !"

C'est là la grande éloquence, aux accents supérieurs, qui n'a pas heureusement à se développer tous les jours, parce qu'elle n'éclate que dans les atmosphères chargées d'orages. A l'ordinaire, la parole de M. de Falloux se rapproche plus volontiers du genre britannique, où l'humour et le trait reposent l'esprit des larges considérations et des solennels enseignements de l'histoire. Il excelle, en particulier, à trouver des formules, des axiomes, à frapper des mots qui gravent l'idée et créent des médailles pour la circulation. Sa conversation et ses discours en sont remplis.

C'est lui qui a dit naguère, avant la Commune et dès qu'apparut l'idée possible d'une monarchie : "Il ne faut plus de révolutions semi-royales ni de royautés semi-révolutionnaires." Et une semblable parole aurait bien dû le défendre contre toute accusation d'avoir atténué sa vieille foi monarchique.

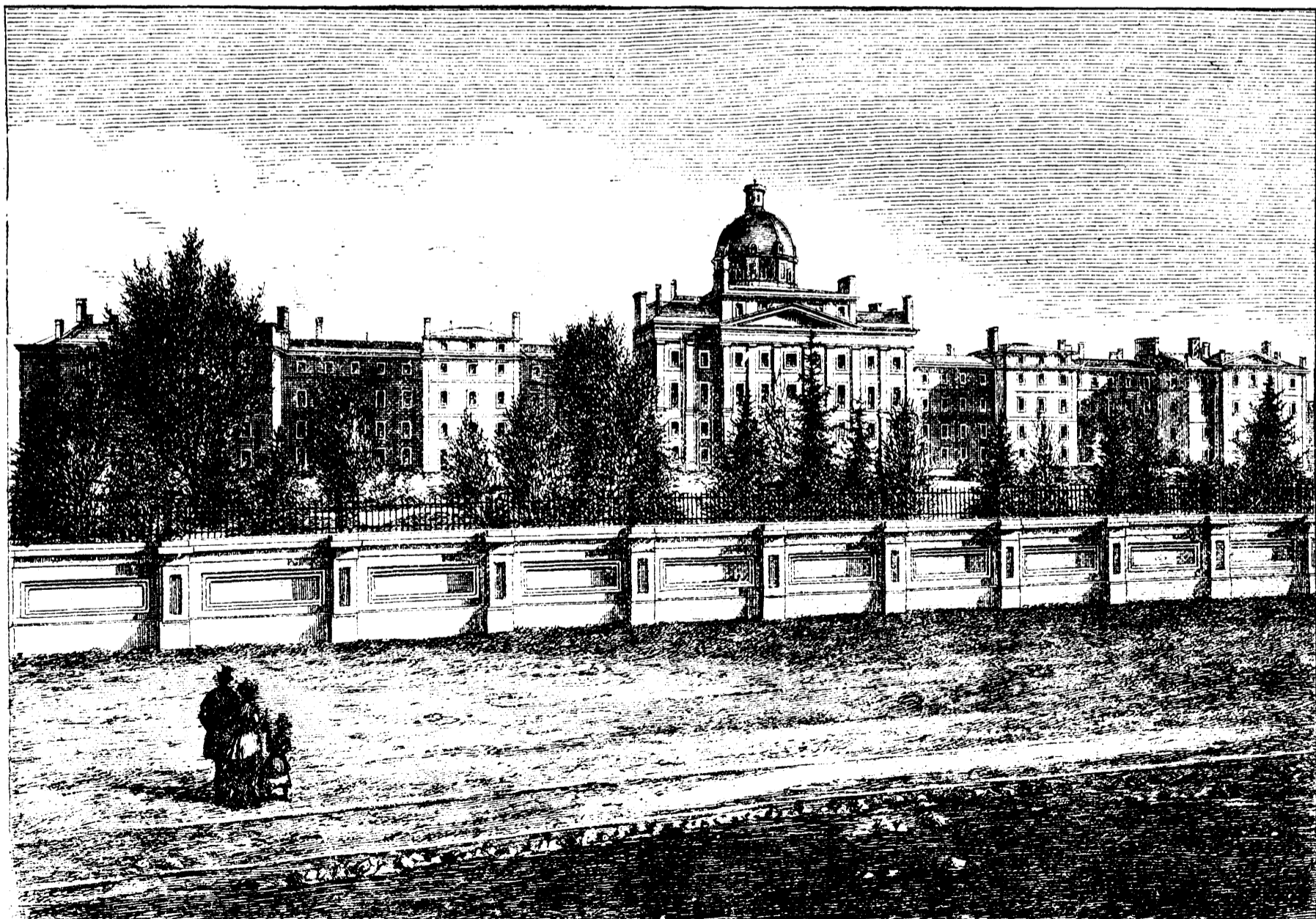
Le petit André doit faire sa première communion le lendemain. Il a son examen de conscience dans sa poche.

—J'espère que tu vas être sage aujourd'hui, lui dit sa tante ; car ta confession est faite et il n'y a plus à y revenir.

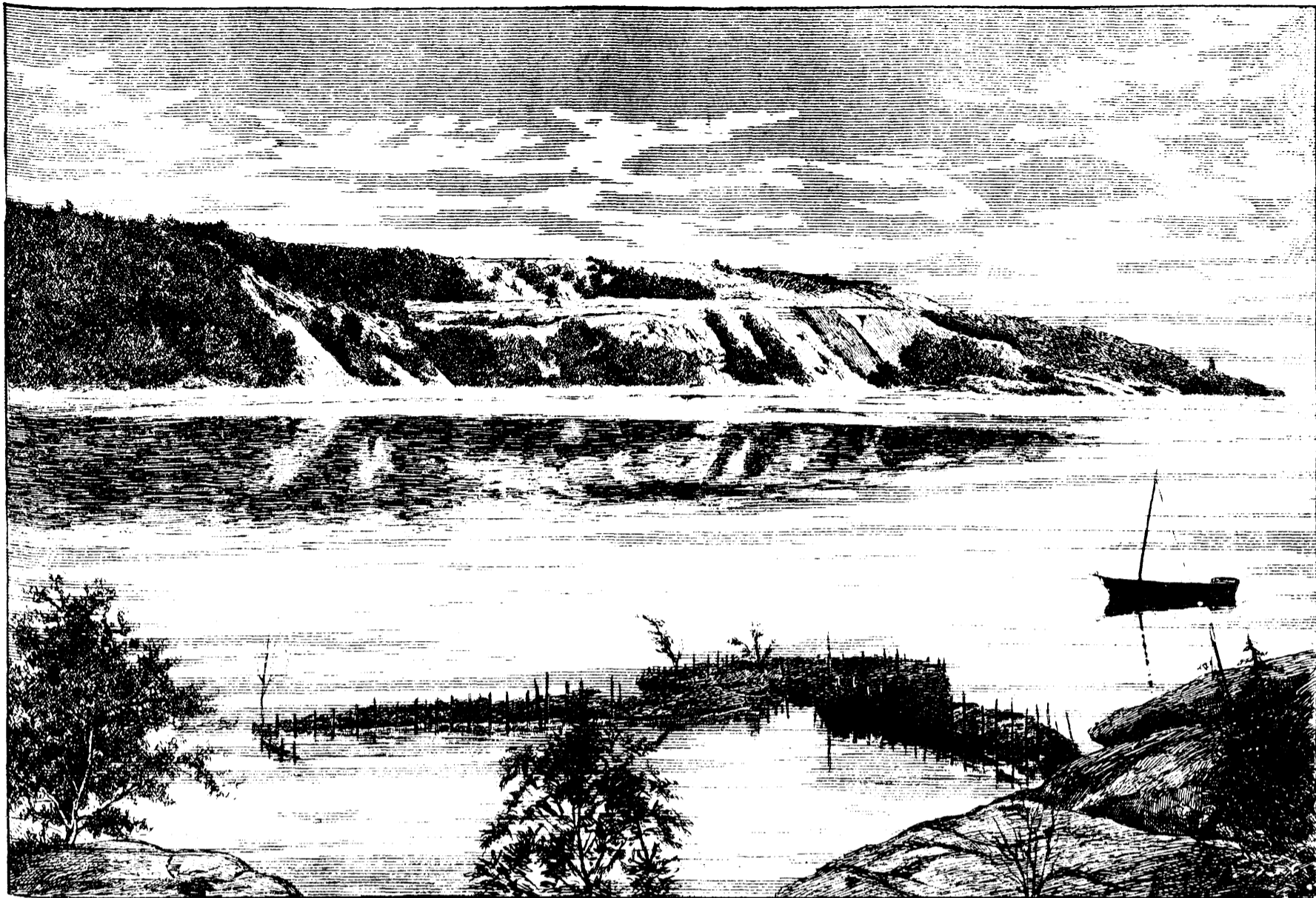
—Oh ! dit André, d'un air matois... j'ai laissé du blanc !



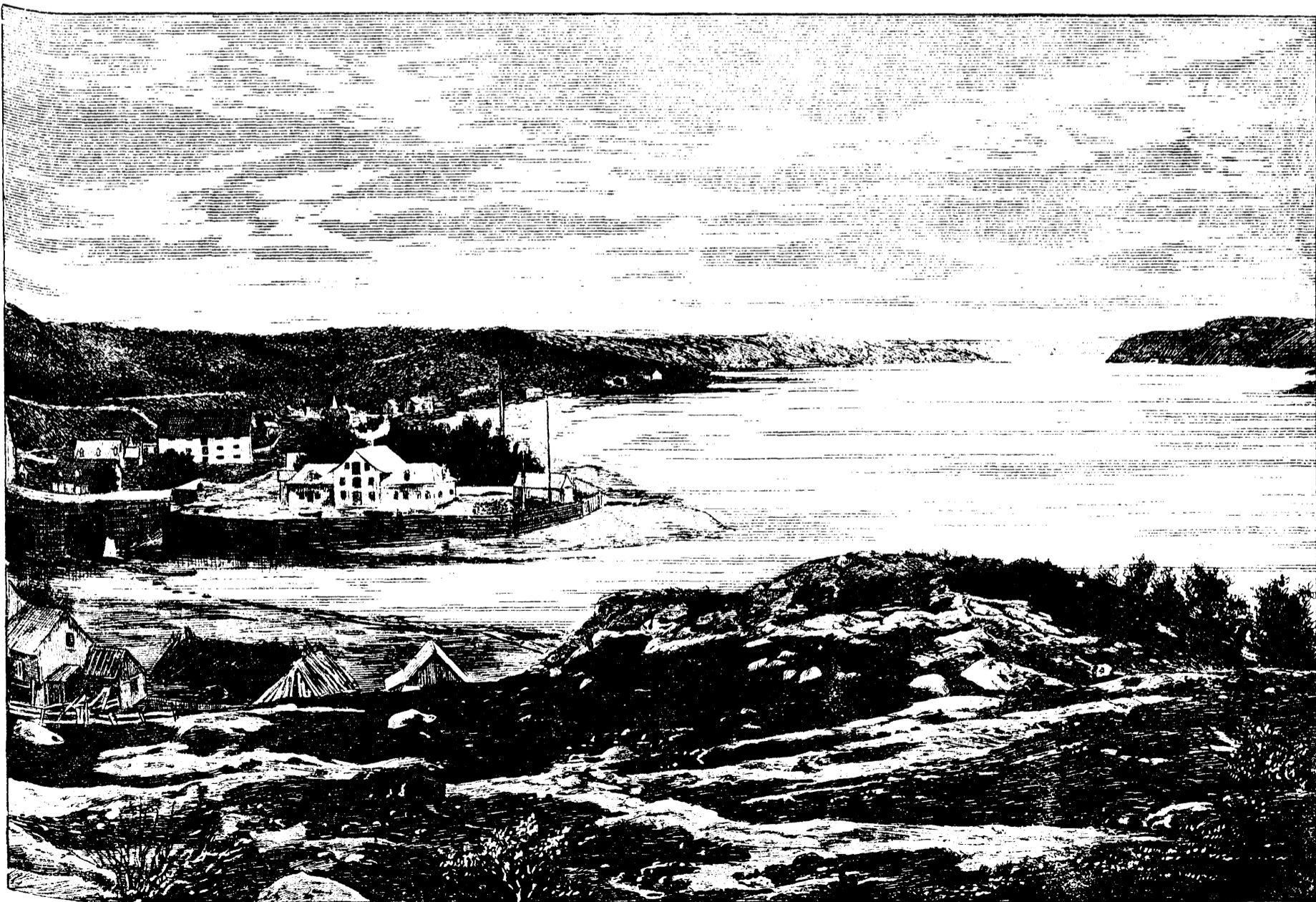
FEUE L'IMPÉRATRICE DE RUSSIE



L'ASILE DES ALIÉNÉS, TORONTO—D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE PAR NOTMAN & FRASER



BAIE DE TADOUSAC—D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE PAR PARKS



CHICOUTIMI, SAGUENAY—D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE PAR PARKS

FOLLE ?...

XVII

(Suite)

Elle s'arrêta, toute confuse de son audace, et bien empêchée d'expliquer pourquoi sa petite harangue, préparée de longue main pour la première occasion favorable, ne voulait plus sortir de ses lèvres rebelles.

—Vous vouliez me demander... quoi donc ? ma chère enfant.

Marie fit un grand effort. On devinait que sa conscience la poussait à parler, si son cœur l'engageait au silence.

—Vous demandez... d'ensevelir le passé au plus profond des oubliés de ce monde... et de ne pas, à cause de moi, renoncer à des projets qui peuvent se renouer.

—Comment !... vous dites... se renouer ?

—Oui... je sais... j'ai appris... Votre ancienne fiancée...

—Eh bien ?...

—Ne désespérez pas d'effacer les traces de l'erreur commise par elle et de la rupture amenée par vous.

—Effacer !... Effacer !... D'où lui vient cette prétention sans pareille ?... Et vous-même, chère enfant, par quel hasard étrange l'avez-vous connue ?

Il y avait un banc rustique dans l'épaisseur des ramures surélevées. Les pampres déjà déflouris de la climatisation l'enguirlandaient.

Mademoiselle de Brix s'y assit en faisant signe à M. Montrel d'y prendre place auprès d'elle.

—A cette même place, dit-elle, il y a peu de semaines, mon tuteur et M. de Rollezan vinrent se reposer un matin de leur règlement de tutelle. Je rentrais, longeant les acacias pour ne pas être indiscret, faisant même un peu de bruit sur les feuilles et les branchettes pour apprendre aux deux causeurs qu'ils pouvaient être entendus.

—Loin de s'en inquiéter, ils conservaient le ton élevé de leurs entretiens ordinaires. Pourtant, ils parlaient de madame de Brix... et... et de vous, M. Montrel.

—Cela me surprend, dit froidement ce dernier.

Au fond, il était bien anxieux sur ce qu'avait pu recueillir la jeune fille. Elle ne le fit point attendre.

—Mon tuteur est un peu sourd... et je ne sais pas si le commandant ne le devient pas aussi avec les années. Mon tapage volontaire ne m'empêchait d'entendre, bien malgré moi... que madame de Brix, violemment blessée de vos procédés à son égard, avait eu besoin de toute sa force d'âme pour ne pas vous maudire... pour ne pas mépriser la volte-face inattendue d'un caractère qu'elle supposait être chevaleresque.

—Oh ! oh !... fit Eugène, non sans ironie.

—Mon tuteur répliquait vertement que vous aviez eu vos raisons pour agir, et que personne ne pouvait être juge dans les questions de sentiment et d'honneur.

—Ce brave M. de Beauplan !

—Le commandant n'en reprit pas moins, que rien n'égalait la générosité de sa cousine, puisqu'abandonnée par vous, elle ne se regardait pas pour cela déliée de ses promesses...

—Mon Dieu !... Quelle invraisemblable fidélité !

—Elle avait fui le monde, repoussé les consolations qui lui arrivaient de toutes parts sous la forme de nouveaux prétendants, et retirée dans la solitude de Brix, avec une dignité admirable, elle attendait que vos préventions fussent apaisées.

—Mes préventions !...

—Elle comptait enfin sur le temps, sur la raison, sur la droiture de votre nature, pour faire justice des exagérations malveillantes d'une petite fille exaltée, et des allures de paladin que vous aviez prises au sujet de cette enfant malade.

—Marie ! ne répétez pas ces mots cruels...

—Je les trouvais sans amertume, la Providence en ayant changé le sens. La petite fille exaltée, l'enfant malade étant devenue semblable à toutes les jeunes filles de son âge, écoutait ces retours vers le passé sans en souffrir.

—Chère miséricordieuse créature !...

—Mon tuteur répondait encore qu'il n'avait pas mission de préjuger vos impressions, mais que celles de madame de Brix lui paraissaient singulièrement hasardées. M. de Rollezan maintenait son dire en affirmant que le beau rôle restait à sa cousine, dont il déplorait pour sa part les tendances par trop généreuses. Et, comme je gagnais toujours du terrain, je n'en entendis pas davantage. C'était bien assez, monsieur... bien assez... j'avais compris...

On met en jeu votre honneur.

—... Qui n'a rien à voir en ceci, croyez-le.

—Et depuis ce jour, je me promets... le courage m'a toujours manqué... de vous prévenir...

—De la persistante ambition de madame de Brix ?

—Vous l'aimiez bien, pourtant !

—Aveuglement, répondit M. Montrel avec bonté ; assez pour pardonner beaucoup. Je l'ai trouvée coquette et j'ai pardonné. Je l'ai

devinée avide et j'ai pardonné. Mais je l'ai vue négliger sa sœur infirme, vous faire souffrir surtout, vous, chère petite victime... et ma tendresse s'est éteinte comme une flamme au vent.

La jeune fille respira longuement. Une rougeur charmante éclatait sous la transparence de sa guimpe de mousseline. Sur son cou penché, dans un rayon tamisé de clair soleil, ses fins cheveux frissonnaient à la brise matinale.

—Croyez-moi, Marie, reprit doucement Eugène, le meilleur remède contre un amour aveugle est le manque de bonté chez une femme. Encore un silence. Entre ces deux cœurs troublés palpitait je ne sais quel doute incertain.

La voix de M. Montrel se fit plus pénétrante, sans quitter cet accent fraternel si doux à l'oreille de Marie.

—Après cette désillusion suprême, je crus avoir perdu ma foi dans le meilleur sentiment de la vie. La femme, cet être tout de cœur et d'abnégation, m'apparaissait découronnée !... Un peu plus tard, Marie, je replaçais moi-même sur le front de la femme l'aurole tombée... Marie ! Vous qui avez éclairé ma route, croyez-vous pouvoir quelque jour, voir en moi, malgré mes années déjà nombreuses, mieux qu'un ami ? mieux qu'un frère ?

Elle pâlit un peu, les yeux errants sur les profondeurs de la Combe.

—Voulez-vous me donner un foyer ?... une famille ?... Voulez-vous être ma femme !

Les grands yeux de velours se relevèrent. Les lèvres dessinèrent un sourire frémissant. Puis, d'un accent ému :

—Vous souvient-il, répondit-elle, du parc superbe où je vous rencontrai pour la première fois ?

—Si je m'en souviens !

—Il y a cinq ans de ce jour.

—Cinq ans, je le sais, Marie.

—Depuis cette première rencontre, vous êtes ma seule espérance !

—Alors... chère enfant ?...

—Je vous dis cela, mon cher protecteur, pour que vous sachiez bien que tout mon cœur reconnaissant vous appartient...

—Vous me comblez de joie !

—Non, je vais vous peiner, au contraire.

—Je vous en défie, maintenant.

—Être votre amie, votre petite sœur, la gratitude incarnée, je le veux ; je le voudrai toujours !... mais hélas !...

—Achevez, Marie !...

—Votre femme, je ne le puis !

Le jeune homme fit un cri, et, vivement, chaudement, se mit à protester, à supplier, à multiplier les interrogations pressantes.

Elle écoutait, pensive, résolue, le front empreint d'une volonté douloureuse. L'éventualité de cette ouverture avait traversé peut-être cet esprit observateur, dont la candeur n'excluait pas la réflexion, et sans doute, elle s'était promis la vaillance.

—Pourquoi ?... Pourquoi ?... répétait désespérément Eugène.

A son cou se nouait un ruban noir dont les bouts flottants retombaient sur sa robe blanche. Un médaillon y était suspendu, dissimulé dans les plis du corsage. Vaguement, pendant ce long entretien, Eugène s'était demandé quelle image renfermait un bijou si bien caché.

Marie le retira de son cou par un geste très simple, et, le présentant à l'ingénieur :

—Voyez, dit-elle, combien je ressemble à ma mère !

L'envoi de Léonide portait ses fruits. Avec une colère subite, le jeune homme s'écria :

—Eh ! qu'importe ?

—Cela importe beaucoup. Je ne dois pas oublier l'héritage que m'a transmis ma mère.

—Marie !...

—Je ne dois pas accepter de le léguer à d'autres !

Eugène demeura foudroyé. L'ombrageuse conscience de la jeune fille touchait hardiment, noblement, le point redoutable de cet avenir entr'ouvert.

XVIII

—Où donc êtes-vous, monsieur Montrel ? demanda dans les massifs la bonne grosse voix satisfaite de M. de Beauplan.

En apercevant les deux jeunes gens assis l'un près de l'autre, sous la climatisation, son rire s'accroûtait le plus joyeusement du monde.

—Suis-je naïf ?... Moi, qui ne devinais pas que ma petite colombe était venue grand train tenir compagnie à son oiseau ?... car c'est votre oiseau, ma chérie, que ce grave ingénieur, qui vous a délivrée du filet des méchants, apprivoisée et rendue chantante comme un sautoir !... Bon ! Qu'avez-vous tous deux ?... Vous ne m'écoutez guère.

Le jeune homme se leva d'un air embarrassé pour aller serrer la main de son hôte. Marie sourit faiblement.

—Ah ! ça... qu'y a-t-il ? reprit le digne homme. Je ne suis pas habitué à voir de si longs visages les jours où vous nous faites l'amitié de vous rejoindre, Montrel.

—Il n'y a rien... je ne sais comment vous expliquer...

—Voyons, tâchez-y bien vite, au contraire ; vous allez m'inquiéter.

On aperçut dans l'ouverture de la Combe, la vieille maîtresse de céans qui s'était mise aussi à la recherche du visiteur dès que sa présence lui avait été signalée. Elle n'avait pas même pris le temps de quitter son livre d'heures en revenant de la messe du village.

Les premiers bonjours échangés, les mêmes

questions se renouvelèrent ; M. Montrel dut répéter ce qu'il avait sollicité de mademoiselle de Brix dans l'entraînement de la conversation, bien que son intention primitive eût été de s'en ouvrir d'abord à son tuteur, si lui-même avait su démêler plus tôt ce que son cœur souhaitait.

Les deux époux ne la laissèrent pas achever ; sans la moindre diplomatie, avec le plus parfait oubli de l'étiquette, ils s'emparèrent chacun d'une main d'Eugène et se félicitèrent hautement de sa triomphante pensée. Enfin leur fille chérie verrait le bonheur à sa portée ! Eux-mêmes pourraient mourir tranquilles !

—Cher Monsieur ! vous réalisez tous mes vœux ! s'écriait la femme.

—Montrel, vous êtes le plus brave cœur de l'univers ! exclamait le mari.

Mademoiselle de Brix les écoutait avec trouble. Cette explosion de joie, sans ébranler sa fermeté, faisait vibrer en elle des cordes bien palpitantes. Que n'eût-elle pas donné pour s'unir mentalement à cet hymne !... Son cœur, quoi qu'elle en eût, le chantait avec des sanglots intérieurs.

Au dehors, elle demeurait calme.

Eugène dut jeter de la glace sur cette paternelle effusion, en dévoilant le noble scrupule de la jeune fille.

Eux aussi furent atterrés. Qui donc, sinon l'intéressée, pouvait songer à cette éventualité terrible de l'hérédité, en la voyant si belle, si forte et si sensée ?

Ce n'était pas, certes, madame de Beauplan, qui se répandit en protestations larmoyantes ; ni son mari dont les dénégations empressées s'appuyaient sur des raisonnements et des exemples.

Marie n'était pas loin de pleurer avec eux ; mais plus son cœur penchait, plus haut s'élevait sa conscience.

Bien tristement on revint vers la maison. Le séjour d'Eugène, qui s'annonçait comme une ère de fêtes intimes, menaçait de tourner lamentablement en épreuve nouvelle.

Malheureux au possible de la résolution de mademoiselle de Brix, il n'en pouvait méconnaître l'infime délicatesse, et s'épuisait en efforts infructueux pour la convaincre tout au moins d'exagération.

Trois ou quatre jours après, et comme il avait déjà parlé de départ, les habitants du château, réunis sous la véranda pour prendre le thé, virent s'arrêter à la grille une voiture de louage. Un monsieur grave, décoré, chauve, jeune encore, en descendit.

—Un visiteur ! dit la maîtresse du logis avec surprise.

—Un homme distingué de visage et de tournure, dit l'ingénieur en le considérant.

—Un ami ! répondit M. de Beauplan en se levant tout joyeux.

Et s'avançant vers le voyageur de toute la vitesse de ses vieilles jambes :

—Mon cher docteur, soyez le bienvenu !...

Marie, ragaussante, venait de reconnaître le docteur X...

—Quel heureux hasard nous favorise ! continue le bon gentilhomme ; vous n'êtes point prodigue de visites envers la province, docteur.

—Non, répondit celui-ci après avoir présenté ses hommages à madame de Beauplan ; je n'en ai ni le temps ni la possibilité : Paris me dévore. A peine puis-je m'en échapper de loin en loin.

—Nous sommes donc privilégiés...

—De vous trouver juste sur ma route. C'est moi qui m'en félicite. Je vais à quelques kilomètres de Beaune, dans les terres, voir une malade très-intéressante comme sujet et pour laquelle j'ai promis, voici longtemps déjà, de me déranger quand besoin serait. J'ai vu Beauplan à gauche du chemin qui semblait me faire signe. M'auriez-vous pardonné de passer tout droit ?

—Jamais ! déclarèrent gaiement le maître et la maîtresse de céans.

Ils connaissaient de longue date le docteur X... qui avait consenti, cinq ans auparavant, sur leur prière, à faire le petit voyage de Brix pour y voir Marie, et la soustraire à la fatale influence de Léonide.

Son passage à Beaune paraissait réjouir beaucoup ses hôtes ; M. Montrel y vit subitement une coïncidence providentielle avec ses poignantes préoccupations, trop providentielle même pour n'avoir pas pris naissance dans un charitable complot de famille.

De cette inspiration, quelle qu'elle fût, il bénit Dieu profondément. Le salut en pouvait jaillir, tout au moins la clarté. Et quel bienfait, dans l'insoluble question qui s'agitait entre tous ces cœurs éprouvés !

Le docteur consentait à donner une heure à ses amis. En vrai parisien, il adorait la campagne et voulut tout voir de près. On ne lui fit grâce de rien, depuis la ferme aux belles vaches grasses, jusqu'au dernier plant de salade du potager, en passant par le parc rustique.

Marie, dont la reconnaissance avec le docteur avait été toute jopeuse et spontanée, le suivait dans ses pérégrinations aux quatre extrémités du domaine.

Aimable, robuste, développée, elle ne rappelait en rien la petite élève de madame Heurtebot ; mais la petite élève de madame Heurtebot, pour son malheur, se souvenait.

Sans paraître l'observer, le docteur, avec la perspicacité de son œil bleu sombre, aux larges prunelles métalliques, l'auscultait moralement et physiquement.

Elle le comprit, sourit et posant tout à coup sa main sur le bras du docteur étonné :

—Docteur, dit-elle, vous êtes content des résultats de votre ordonnance ?

—Oui, mademoiselle ; répondit-il carrément ; avouez que je serais difficile...

—Je n'ai pas eu la moindre rechute.

—Je l'espérais bien.

—Si le corps est fort, l'âme est devenue vaillante.

—C'est la loi des natures bien équilibrées, mademoiselle.

—Je suis donc, aujourd'hui, une nature bien équilibrée ?

—Parfaitement.

—Vous répondez de ma santé, docteur... j'entends de ma santé intellectuelle ?

—Autant que l'homme —un être borné— peut répondre de son semblable.

—Vous ne prévoyez aucun cas où le trouble pourrait fatalement y reparaître ?

—Mademoiselle, je ne suis pas matérialiste, quoique médecin, je sais que l'avenir appartient à Dieu ; mais la science humaine, en ce qui touche votre personne, me paraît devoir se montrer tout à fait optimiste.

Anxieux, les assistants de cette scène écoutaient, le cœur battant.

CLAIRE DE CHANDENEUX.

(La fin au prochain numéro.)

Il y a dans l'art d'écrire quelque chose que les Parisiennes ont dans l'art de s'habiller.

* *

Parmi les écrivains, M. Guizot donne l'impression d'un tableau de Van Dyck : M. de Chateaubriand, des ruines de la villa Adriana ou de Tivoli ; Bonaparte, d'une grande citadelle solitaire et debout ; M. Thiers, d'un régiment, musique en tête, que les enfants suivent d'un air ébahi en marquant le pas.

* *

L'homme a encore plus le désir de la beauté qu'il n'en a la connaissance ; de là les caprices de la mode.

* *

Il faut l'imagination des autres à ceux qui n'en ont pas. Ceux qui en ont en mettent partout.

* *

N... a gagné des idées bêtement, par le contact, comme un maladroit se barbouille de peinture à une porte cochère nouvellement repeinte.

Mères ! Mères !! Mères !!!

Etes-vous troublées la nuit et tenues éveillées par les souffrances et les gémissements d'un enfant qui fait ses dents ? S'il en est ainsi, allez chercher tout de suite une bouteille de SIROP CALMANT DE MM. WINSLOW. Il soulagera immédiatement le pauvre petit malade—cela est certain et ne saurait faire le moindre doute. Il n'y a pas une mère au monde qui, ayant usé de ce sirop, ne vous dira pas aussitôt qu'il met en ordre les intestins, donne le repos à la mère, soulage l'enfant et rend la santé. Ses effets tiennent de la magie. Il est parfaitement inoffensif dans tous les cas et agréable à prendre. Il est ordonné par un des plus anciens et des meilleurs médecins du sexe féminin aux Etats-Unis. Les instructions nécessaires pour faire usage du sirop sont données avec chaque bouteille. Exiger la véritable qui porte le fac-similé de CURTIS et PERKINS sur l'enveloppe extérieure. En vente chez tous les pharmaciens. 25 cents la bouteille. Se méfier des contrefaçons.

La Panacée Domestique de Brown

Est le tue-douleur le plus efficace du monde. Elle vivifiez infailliblement le sang, qu'elle soit employée à l'usage interne ou à l'usage externe, et soulagera plus sûrement tout mal chronique ou aigu que tout autre tue-douleur. Elle a deux fois autant de force qu'aucune autre préparation semblable.

Elle guérit la douleur au côté, au dos ou aux intestins, le mal de gorge, les rhumatismes, les maux, et c'est le grand tue-douleur. LA PANACÉE DOMESTIQUE DE BROWN devrait être dans chaque famille. Une petite cuillerée de la Panacée dans un verre d'eau chaude (sucre si l'on veut), prise au moment de se coucher, fera disparaître un rhume. 25 cents la bouteille.

Les maladies

Des enfants, attribués à d'autres causes sont souvent occasionnés par les vers. Les PASTILLES VERMIFUGES DE BROWN ou pastilles contre les vers, ne peuvent faire aucun mal à l'enfant le plus délicat. Cette très-précieuse combinaison a été employée avec succès par les médecins, et reconnue absolument infaillible contre les vers et inoffensive pour les enfants. 25 cents la boîte.

Le Remède du Père Mathieu

Guérit l'intempérance d'une manière prompt et radicale en faisant disparaître complètement chez les victimes de cette funeste passion le désir de boire des liqueurs alcooliques. Cette préparation est tout à la fois un fébrifuge, un tonique et un astringent ; elle chasse la fièvre qui consume l'intempérant et lui fait éprouver le désir immodéré de boire ; elle rend la vigueur à l'estomac et au foie qu'une exaltation désordonnée paralyse presque toujours, et fortifie en même temps le système nerveux. Le lendemain d'une orgie, une seule cuillerée à thé de cette préparation fera disparaître toute dépression mentale et physique, et elle guérit aussi toutes sortes de fièvres, la dyspepsie et la torpeur du foie, même lorsque ces maladies proviennent de toute autre cause que l'intempérance. Une brochure donnant de plus amples détails sera expédiée gratuitement sur demande. Prix : \$1 la bouteille. En vente chez tous les pharmaciens. Seul agent pour le Canada.

S. LACHANCE, Pharmacien
646, rue Ste-Catherine Montréal

LA BATAILLE DE CRAONNE

Il nous a paru intéressant d'emprunter à l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*, de M. Thiers, le récit de la bataille de Craonne, les 6 et 7 mars 1814. Ce fut une lutte sanglante et une des dernières victoires du colosse impérial expirant.

Le 7 mars au matin, Napoléon arrêta son plan d'attaque. Le plateau de Craonne se composait d'une suite de hauteurs à sommet aplati, s'allongeant entre l'Aisne et la Lette qu'elles séparent, et s'étendant jusqu'aux environs de Soissons. C'était la partie la plus avancée de ce plateau, formant, ainsi qu'on vient de le voir, une espèce de promontoire au milieu de la plaine de Craonne, qu'il fallait emporter. Si on avait dû l'escalader d'un seul coup, la tâche eût été trop difficile. Il y avait comme une première marche à gravir, c'était ce qu'on appelle le petit plateau de Craonne, s'élevant au-dessus de Craonnette, et fort heureusement occupé par nos troupes dès la veille. Il devait nous servir de point de départ pour nous élever plus aisément sur le plateau lui-même.

Afin de rendre l'opération moins meurtrière, Napoléon résolut de la seconder par deux attaques de flanc, que permettait la nature du sol. Deux ravins descendaient du plateau : l'un, celui d'Oulches, situé à notre gauche, et prolongeant sur l'Aisne ; l'autre, celui de Vaclerc, situé à notre droite, et donnant dans la vallée de la Lette, au milieu de laquelle se trouve la célèbre abbaye de Vaclerc. Ces deux ravins aboutissant, l'un à gauche, l'autre à droite, sur les flancs du plateau, à un endroit qu'on nomme la ferme d'Heurtebise, fournissaient le moyen de prendre à travers les troupes qui défendraient la position principale. Ney, avec ses deux divisions de jeune garde, et ayant pour appui une partie de la cavalerie de Nansouty, devait s'engager dans le vallon d'Oulches, tandis que Victor, avec ses deux divisions de jeune garde s'engageant dans celui de Vaclerc, viendrait déboucher sur le plateau, assez près de Ney, vers la ferme d'Heurtebise. Napoléon, au centre avec la vieille garde, la réserve d'artillerie et le gros de la cavalerie, était sur le petit plateau de Craonne, prêt à ordonner l'attaque du grand plateau, lorsque le mouvement de ses ailes lui en donnerait la possibilité. En ce moment, Marmont arrivait de Berry-au-Bac pour couvrir nos derrières. Toutes nos troupes ayant dû défilier les unes après les autres par l'unique pont de Berry-au-Bac, la plus grande partie de notre artillerie était en arrière, circonstance regrettable en face d'un ennemi qui avait réuni en avant de sa position un nombre considérable de bouches à feu.

A dix heures du matin, Napoléon donna le signal de l'attaque. Victor à droite s'engagea dans le vallon de Vaclerc, Ney à gauche dans celui d'Oulches. Victor, avec une brigade de la division Boyer, se dirigea sur le parc de l'abbaye de Vaclerc, où il trouva l'infanterie de Woronzoff bien postée, et protégée par une nombreuse artillerie qui tirait du sommet du plateau. Après des pertes sensibles, Victor se rendit maître du parc de Vaclerc. Au-dessus s'élevaient en étages des maisons et des jardins situés sur le flanc même de la hauteur. L'ennemi y avait une réserve qu'il voulut jeter sur la division Boyer, mais trop tardivement. Cette division, solidement établie dans les bâtiments et les jardins de l'abbaye, ne se laissa pas arracher le poste qu'elle avait conquis. L'ennemi l'accabla d'obus, mit en feu les bâtiments où elle s'était logée, mais elle tint ferme au milieu des flammes.

Pendant ce temps, on entendait de l'autre côté du plateau, dans le vallon d'Oulches, le canon de Ney aux prises avec Sacken, et s'efforçant d'enlever la ferme d'Heurtebise. Le plateau étant étranglé en cet endroit, il y avait peu de distance entre l'extrémité du ravin de Vaclerc et celle du ravin d'Oulches, et les deux maréchaux combattaient fort près l'un de l'autre. Ney s'était engagé dans

la vallée d'Oulches avec ses deux divisions et la cavalerie de Nansouty. Il avait formé son infanterie en deux colonnes, et s'était avancé sous une mitraille épouvantable, car les Russes avaient accumulé l'artillerie à chacun des débouchés. Les soldats de Ney, jeunes et ardents, supportèrent bravement ce feu, et parvinrent jusqu'au bord du plateau. Mais, arrivés là, ils trouvèrent l'infanterie de Sacken sur plusieurs lignes, les fusillant à bout portant, et ils furent refoulés dans le fond du ravin.

Cependant, le destin de la guerre dépendait du résultat de cette bataille, et Ney ne voulait pas que ce résultat dépendît de la mauvaise conduite des troupes qu'il commandait. Sans se décourager, avec cet élan auquel ses soldats ne résistaient jamais, il rallia ses bataillons au fond du ravin, leur parla, les ranima, puis imagine de les réunir en une seule colonne, et de fondre au pas de course sur l'ennemi, afin de ne pas lui laisser le temps d'user de ses feux. La colonne se forme en effet avec la résolution de vaincre ou de périr, puis elle s'avance le long du ravin, et, parvenue à son extrémité, elle s'élance, le maréchal en tête, sous une grêle de balles. Elle vole, elle aborde comme la foudre l'infanterie surprise de Sacken, la renverse et l'oblige à reculer. Cette infanterie plie sous un pareil effort, et rétrograde jusqu'à un petit hameau qu'on appelle Paissy, en laissant aux divisions de Ney l'espace nécessaire pour se déployer. Tandis que la gauche de Ney prend pied sur le plateau, sa droite se jette sur la ferme d'Heurtebise, y pénètre malgré la résistance de l'ennemi, et tue tout ce qui l'occupait. Après quelques instants, l'infanterie de Sacken, remise de son émotion, essaie de regagner le terrain perdu, mais les soldats de Ney étant en position égale dans ce moment, ne veulent pas céder le bord du plateau si chèrement acquis. De part et d'autre on se fusille presque à bout portant. A l'attaque de droite, Victor, encouragé par le succès de Ney, n'entend pas rester en arrière. La division Boyer, après s'être emparée de l'abbaye de Vaclerc, cherche à déboucher sur le plateau, et vient s'établir avec la division Charpentier à la lisière d'un petit bois qui s'étend de l'abbaye de Vaclerc au hameau d'Ailles. Placée là, elle essuie sans broncher le feu de soixante pièces de canon.

Ces deux attaques de flanc ayant dégagé le centre, Napoléon, à la tête de la vieille garde, gravit le plateau presque sans coup férir, et vint prendre position en face de la ferme d'Heurtebise. Il forme ainsi une ligne qui relie l'attaque de Ney à celle de Victor. Le retard de notre artillerie nous laisse exposés au feu des nombreux canons de l'ennemi. Pour compenser cette infériorité, Napoléon envoie quatre batteries de Drouot, qui accourent se déployer entre Ney et Victor. Le feu est alors moins inégal, mais toujours horriblement meurtrier, et, quoique accablés de boulets et de mitrailles, les deux divisions Charpentier et Boyer se soutiennent avec une héroïque fermeté.

A gauche, au centre, à droite, nous avons pris pied sur le plateau, mais ce n'était pas assez, il fallait s'y maintenir, s'y étendre, et en chasser l'ennemi. Le moment était venu pour la cavalerie de soutenir l'infanterie, car au delà de la ferme d'Heurtebise le terrain commence à s'élargir. Les escadrons de Nansouty ayant suivi Ney à travers le ravin d'Oulches, et ayant débouché avec lui sur le plateau, passent entre les intervalles de ses bataillons et fondent sur l'ennemi, les lanciers polonais et les chasseurs à cheval en tête, les grenadiers en réserve. Ces braves cavaliers, trouvant ici l'espace pour se déployer, s'élançant au galop, renversent plusieurs carrés russes, les acculent sur le hameau de Paissy, et n'ont qu'un pas à faire pour les précipiter dans un ravin parallèle à celui d'Oulches, et donnant sur l'Aisne. Mais en se repliant, l'infanterie russe démasque une ligne d'artillerie qui tire à mitraille sur nos cavaliers et les arrête. Ils sont obligés de revenir pour ne pas rester sous ce feu destructeur, et sont suivis par douze escadrons russes. Ceux-ci,

à leur tour, chargent avec tant d'impétuosité, qu'ils dépassent les grenadiers à cheval de la garde demeurés en seconde ligne. A l'aspect de cette bourrasque de cavalerie, les jeunes soldats de Ney perdent contenance et s'enfuient vers le ravin d'Oulches, d'où ils s'étaient si bravement élancés à la conquête du plateau. En vain Ney, se jetant au milieu d'eux, les appelle de sa forte voix, de son geste énergique : ils furent saisis d'une terreur inexplicable, phénomène assez fréquents chez les jeunes gens que leur émotion rend aussi prompts à la fuite qu'à l'attaque.

Napoléon, placé un peu en arrière et veillant aux vicissitudes de la bataille, envoie Grouchy avec le reste de la cavalerie pour remplir le vide qui vient de se former dans sa ligne de bataille, et tendre un voile qui, cachant la scène à nos fuyards, leur permette de recouvrer leur présence d'esprit. Grouchy arrive, occupe la place, et va charger, quand un coup de feu le renverse de cheval. Privée de son chef, notre cavalerie demeure immobile. Elle protège pourtant le ralliement de l'infanterie de Ney. Vers notre droite, Victor, à la tête des divisions Boyer et Charpentier, persiste à se soutenir à la lisière du bois d'Ailles. Blessé grièvement, il est remplacé par le général Charpentier. Napoléon, craignant que ses ailes, qui ont de la peine à se maintenir au bord du plateau, ne finissent par céder, fait avancer une division de la vieille garde pour se déployer entre elles. Ces vieux soldats se portent d'un pas résolu entre nos deux ailes, tandis qu'au même instant arrivent quatre-vingt bouches à feu bien longtemps attendues. Notre infériorité en artillerie cesse enfin, et il est temps, car les canons de Drouot sont presque tous démontés. Ces quatre-vingt pièces, mises en batterie entre les troupes de Ney et celles de Victor, vomissent bientôt des torrents de feu sur les Russes, et leur font essuyer des pertes cruelles. L'infanterie de Sacken et de Woronzoff, après avoir tenu quelque temps, cède à son tour sous les décharges répétées de la mitraille. Elle recule et nous abandonne le terrain. Alors de notre gauche à notre droite on s'ébranle pour la suivre. Les troupes de Victor, faisant un dernier effort, s'emparent du village d'Ailles et prennent définitivement leur place à la droite de l'armée. Les troupes de Ney ne restent point en arrière, et notre ligne entière s'avance dès lors en parcourant le sommet du plateau qui tantôt s'élargit, tantôt se resserre, et refoule l'infanterie de Sacken et de Woronzoff sur celle de Langeron. La cavalerie russe s'efforce en vain de charger pour couvrir cette retraite ; nos chasseurs et nos grenadiers à cheval se précipitent sur elle et la repoussent. Réfugiée derrière son infanterie, elle se reforme et essaye de revenir à la charge. Nos dragons la culbutent de nouveau. On parcourt ainsi d'un pas victorieux le sommet du plateau, la gauche à l'Aisne, la droite à la Lette, dominant de quelques centaines de pieds le lit de ces deux rivières, et poussant devant soi les cinquante mille hommes de Sacken, de Woronzoff, de Langeron. On les mène de la sorte pendant deux lieues, c'est-à-dire jusqu'à Filain, et, comme ils paraissent dans cet endroit vouloir descendre dans la vallée de la Lette, notre gauche, portée en avant par un rapide mouvement de conversion, les y pousse brusquement. Notre artillerie, se dédommageant de sa tardive arrivée, les suit au bord de la vallée et les couvre de mitraille, jusqu'à ce qu'ils aient trouvé un abri dans l'enfoncement boisé du lit de la Lette.

La nuit approchait, et rien n'annonçait que nous eussions à craindre quelque effort de l'ennemi sur nos flancs ou sur nos derrières. En effet, cette irruption des quinze mille cavaliers de Wintzingerode, dont Napoléon ignorait le projet, mais dont il avait admis la possibilité, et contre laquelle il avait pris ses précautions en laissant une division de vieille garde et le corps de Marmont au pied des hauteurs de Craonne, ne s'était pas encore exécutée, même à la fin du jour. Malgré les instances de Blucher, qui attachait beaucoup de prix à cette combinaison, la cavalerie

de Wintzingerode, engagée dans la vallée de la Lette, au milieu d'un pays fourré et marécageux, embarrassant l'infanterie de Kleist et embarrasée par elle, n'était parvenue à Festieux que très tard, et n'avait plus osé, l'heure étant fort avancée, tenter une entreprise qui pouvait avoir ses dangers aussi bien que ses avantages. Blucher avait donc été obligé de s'en tenir pour la journée à la perte du plateau de Craonne.

Telle avait été cette sanglante bataille de Craonne, consistant dans la conquête d'un plateau élevé, défendu par 50,000 hommes et une nombreuse artillerie, et attaqué par 30,000 avec une artillerie insuffisante. La ténacité d'un côté, la fougue de l'autre, avaient été admirables, et chez nous, les divisions Boyer et Charpentier avaient joint à la fougue une rare patience sous le feu. Ney avait été, comme toujours, l'un des héros de la journée. Les Russes avaient perdu 6 à 7 mille hommes, et on ne sera pas étonné d'apprendre que, débouchant sous un feu épouvantable, nous en eussions perdu 7 à 8 mille. La différence à notre désavantage eût été plus grande si notre artillerie, retardée, non par sa faute mais par la distance, n'était venue à la fin compenser par ses ravages ceux que nous avons soufferts. Après ce noble effort de notre armée, pouvons-nous le lendemain en tirer d'utiles conséquences ? Le sang de nos braves soldats aurait-il du moins coulé fructueusement pour la France ? Telle était la question qui allait se résoudre dans les quarante-huit heures, et dont la solution, hélas ! ne dépendait pas du génie de Napoléon, car dans ce cas, elle n'eût pas été un instant douteuse.

A. THIERS.

LE TABAC ET LA BOISSON

D'après les statistiques annuelles du commissaire des taxes fédérales la somme dépensée dans les Etats-Unis, pour le tabac et la boisson, est énorme. Durant l'année fiscale finissant le 30 juin 1878, malgré les temps durs, il a été fumé 1,905,093,000 cigares. Le rapport évalue les cigares, en moyenne, à dix centins la pièce : de manière que leur valeur totale, pour l'année, est d'environ \$190,506,000.

En addition aux cigares, il a aussi été fumé 25,312,433 livres de tabac, évalué à \$15,000,000.

Mais la dépense du tabac n'est rien comparée à celle de la boisson : 317,455,600 gallons de liqueurs fermentées ont été consommés pendant l'année, c'est-à-dire 7 gallons par tête de la population, en y comprenant les femmes et les enfants. La population totale est de 44,000,000.

Les liqueurs fermentées et alcooliques coûtent au peuple des Etats-Unis, d'après les estimations du rapport, \$596,000,000, ou \$13.25 par tête.

Les chiffres établissent aussi que, durant la dernière année fiscale, la consommation de la bière a augmenté et que celle des liqueurs spiritueuses a diminué. Il a été bu 1,500,000 gallons de bière de plus, et 6,520,000 gallons de boissons alcooliques de moins que durant l'année précédente. On cite ce fait comme un progrès dans le sens de la tempérance.

—A elles seules, les possessions d'Amérique, dont le Canada forme la plus grande partie, ont une étendue égale à 29 fois celle du Royaume-Uni, mais avec une population six fois moindre.

Les possessions d'Océanie, dont la partie principale est l'Australie, ont une étendue égale à 25 fois celle du Royaume, et la population y est douze fois moindre.

En Asie, c'est l'empire Indien qui constitue la partie la plus importante des possessions, lesquelles ont ensemble 12 fois l'étendue de la mère-patrie, et 7 fois et demie sa population.

Enfin, l'étendue des possessions d'Afrique, presque toutes situées au sud est triple de celle du Royaume-Uni, et la population y est 11 fois moindre.



HENRI VIII ET ANN BOLLEYN

CHOSSES ET AUTRES

—Le prince Jérôme-Napoléon est dangereusement malade.

—L'ambassade belge auprès du Vatican a été suspendue.

—Le chemin de fer du Mont-Vésuve a été inauguré le 5 courant.

—Le vicomte de Galard vient d'acheter plusieurs centaines d'acres dans le comté de Dorchester, province de Québec.

—On dit à Vienne, annonce le télégraphe, que la Chine fait faire en Autriche d'importants achats de fusils.

—Le Rév. W. F. Folger, ministre Baptiste à Delhi, Ontario, s'est pendu la semaine dernière dans sa grange.

—Des troubles ont eu lieu à Paris, le 7 courant, après un service funèbre à la mémoire du prince impérial, et des arrestations ont été faites.

—La statistique de la ville de New-York est triste à examiner en ce moment : elle donne pour le mois de mai 2,638 décès et 1,850 naissances seulement.

—La recette générale de l'œuvre de la Propagation de la Foi s'élève pour l'année 1879 à environ \$1,206,329. La France a donné à elle seule, sur ce total, \$832,056, c'est-à-dire plus des deux tiers ; le pays qui a le plus donné ensuite est l'Allemagne, inscrite pour \$83,563.

—La recette générale de l'œuvre de la Propagation de la Foi s'élève pour l'année 1879, à 6,031,648 francs 98. La France a donné elle seule, sur ce total 4,169,281 francs. L'Allemagne est inscrite pour 417,815 francs.

—Le feu s'est déclaré vers 1 1/2 heures, le 5 juin, dans l'église catholique de Chambly, et l'a réduite en cendres en quelques instants. A part les hosties sacrées, tout a été consumé dans l'église. On croit que c'est l'œuvre d'un incendiaire.

—Un homme âgé de 41 ans, M. Aubert Girard, conducteur sur le chemin de fer du Nord, est tombé entre deux chars, en passant à Saint-Martin. Son cadavre a été transporté au No. 38, rue Frontenac, Montréal, où le coroner a fait une enquête. Un verdict de mort accidentelle a été rendu.

—Vendredi dernier, un radeau, en descendant les rapides de Lachine, a manqué la bonne voie, et est allé se briser dans le précipice. Trois des hommes qui le montaient se sont noyés, un canadien de Châteauguay et deux sauvages. Deux des cadavres ont été repêchés.

—On vient de publier en France une statistique à laquelle les décrets du 29 mars donnent une excellente actualité.

D'après le dernier recensement officiel de ce pays, la population se répartit comme suit, sous le rapport des cultes : Catholiques, 37,387,703 ; Calvinistes, 467,531 ; Luthériens, 80,117 ; autres sectes protestantes, 33,119 ; Juifs, 49,439 ; autres non-chrétiens, 3,071 ; n'appartenant à aucun culte, 81,921.

—Le général Beaugard, adjudant-général de l'Etat de la Louisiane, en vertu de la loi 69 de 1880, vient de conclure un marché avec M. A. McDermott, pour la fourniture de 84 jambes et de 49 bras artificiels pour remplacer les membres perdus par des citoyens de l'Etat pendant la guerre de sécession. Le général Nichols, gouverneur de l'Etat, est le seul sur la liste qui ait perdu un bras et une jambe. Le prix est fixé à \$80 par jambe et à \$65 par bras.

—Outre le marquis de Ripon, nommé vice-roi des Indes, et le comte de Kenmare, grand chambellan, un autre catholique, lord O'Agan, vient d'être appelé au poste éminent de lord-chancelier d'Irlande. Le dimanche, 18 avril, pour la première fois depuis le règne de Henri VIII, le sacrifice de la messe a été célébré dans l'intérieur de la tour de Londres, pour les soldats du bataillon de la garde à pied qui tient garnison dans cette forteresse.

—Madrid a une physionomie particulière pendant le jeudi et le vendredi saints. Les voitures ne circulent pas dans les rues de la ville ; on n'y rencontre que la foule des fidèles qui pieusement s'en va, d'église en église, visiter les tombeaux. Il y a des personnes qui les visitent tous. Le roi lui-même est obligé de sortir à pied ces jours-là. Les femmes portent des costumes de deuil, les hommes sont en vêtements noirs. Toute la ville, sans exception, fait preuve d'un recueillement et d'une piété qui honorent même la capitale d'un peuple foncièrement chrétien.

—Au mois de septembre prochain, la cathédrale de Cologne sera achevée. La construction de ce superbe édifice aura duré depuis six cent trente deux ans.

Commencé en 1248, sous l'archevêque Conrad de Hochstaden, la construction de la cathédrale de Cologne subit un arrêt depuis la réforme.

Repris en 1742, sous Frédéric-Guillaume IV, les travaux ont pu être continués depuis, grâce aux fonds considérables provenant d'une lotterie annuelle.

—On nous apprend que Sa Grandeur Mgr des Trois-Rivières, dit le Journal des Trois-Rivières, a failli être victime d'un sérieux accident à Pierreville, village sauvage où elle est en visite pastorale. Le défilé de la procession avait à peine dépassé l'endroit où se trouvait un canon que l'on tirait en signe de réjouissance, que la pièce éclata en mille morceaux. Heureusement, Sa Grandeur ni aucune autre personne ont été blessées.

Il est rumeur que deux sauvages avaient surchargé le canon à dessein, et qu'il y aura enquête à ce sujet.

—Une dépêche des Missions Catholiques signale un fait considérable qui se serait passé dans la mission de l'Ouganda (Afrique centrale). Mtésa, le puissant roi de ce pays, aurait obligé les soi-disant missionnaires protestants et les autres arabes (mahométans) à discuter devant lui, avec les missionnaires catholiques envoyés par Mgr Lavigerie, archevêque d'Alger, sur l'excellence respective des religions qu'on voudrait établir dans ses Etats. Après avoir suivi le débat et apprécié chaque doctrine, le prince aurait solennellement déclaré que la religion catholique serait seule enseignée à ses peuples. Sur ce, les prélicants anglais auraient immédiatement quitté l'Ouganda.

—Les exportations de viande fraîche et d'animaux vivants des Etats-Unis en Angleterre vont toujours croissantes. Il est intéressant de suivre la progression ascendante qu'elles ont eues depuis 1875. Cette année là, la valeur des expéditions de viande de bœuf fraîche s'éleva à £4,000,000. L'année suivante, à £30,000,000. En 1877, elles furent de £49,000,000, et de £54,000,000 chacune des années 1878 et 1879.

On assure que le bon bœuf américain est souvent en vente à meilleur marché au détail dans les villes d'Angleterre, qu'aux Etats-Unis même, et c'est là, dit le Mail de Toronto, une des curieuses anomalies que produit souvent le commerce.

—Les dernières lettres du Cap annoncent l'arrivée de l'ex-impératrice Eugénie à Durban, où elle occupait le même appartement, sortait dans la même voiture et dînait à la même table que jadis l'ex-prince impérial. Elle avait pris ses mesures pour arriver à Ityotyeki, où est tombé son fils, le jour anniversaire de sa mort. L'endroit où sont enterrés les deux cavaliers qui ont été frappés en même temps que le prince français, a été entouré d'un mur, de façon à former un petit cimetière sur lequel s'élèvent quelques arbres et croissent des violettes.

Gebodo, le chef des Zoulous qui ont surpris le prince et ses compagnons, s'est rendu récemment à Ityotyeki et a juré, en étendant la main sur ce cimetière, que ce lieu serait éternellement protégé par les hommes de sa nation. Les Zoulous professent, du reste, un grand respect pour les morts.

—En Californie, 24 colons ont été tués dernièrement à coups de fusil par les

agents de la compagnie du chemin de fer du Pacifique du Sud, à la suite d'un différend. Les victimes avaient pris possession de lots possédés par la compagnie avec l'entente qu'ils ne paieraient que de \$2.50 à \$10 l'acre. Et après que les colons eurent amélioré ces terrains, l'on voulut exiger d'eux de \$22 à \$27, et leur refus de se s'entendre à ces extorsions leur valut la mort. La compagnie inhumaine dépêcha ses agents qui, à leur tour, dépêchèrent dans l'autre monde ceux que l'on avait décidé de chasser de leurs propriétés. Avis à ceux qui émigrent au Dakota, au Minnesota où les compagnies de chemin de fer possèdent également de vastes étendues de terrains.

—Le tunnel de l'Hudson est maintenant creusé sur une longueur de 250 pieds à partir de Jersey City. Le seul fond rencontré jusqu'à présent est une boue peu consistante, parfois presque liquide. Le poids de l'air comprimé est d'environ deux atmosphères et demie, ce qui donne une pression de 18 à 22 livres par pouce carré.

Cette force a causé plusieurs fois des déplacements subits de la boue qui est en tête du tunnel, mais le premier accident méritant ce nom, quoiqu'il n'ait pas eu de suites sérieuses est arrivé l'autre jour.

Un de ces déplacements dus à la pression de l'air a eu pour effet de précipiter les deux ouvriers qui travaillaient à l'extrémité du tunnel, à une telle profondeur dans la boue, que leurs camarades n'ont pu les dégager qu'après deux heures et demie d'efforts.

On pense qu'avant d'atteindre le rivage de New-York la pression de l'air dans le tunnel sera de quatre atmosphères, peut être même de six.

MARIAGE

A Maskinongé, le 8 courant, M. D. A. Dostaler, architecte, de Joliette, conduisait à l'autel Delle Albina Trempe. La bénédiction nuptiale a été donnée par le révérend M. Lajoie, curé de Joliette. Nos meilleurs souhaits à l'heureux couple.

LES ÉCHECS

MONTREAL, 17 juin 1880.

Pour nouvelles littéraires, s'adresser à Mr le Dr T. LAMOUREUX, 589, rue St-Catherine. Pour problèmes, parties, etc., à Mr O. TREMPÉ, 698, rue St-Bonaventure, Montréal.

ROSENTHAL vs. ZUKERTORT.—Le résultat actuel est le suivant : Zukertort garde 2 ; Rosenthal, 1 ; remises, 7.

TOURNOI PAR CORRESPONDANCE DE M. J. W. SHAW.

Table with columns for players (W.H. Hicks, A. Henderson, etc.), their scores, and a section for 'Parties gagnées' (wins) with counts for each player.

Table listing chess players and their scores: John Henderson, A. Saunders, W. Braithwaite, Prof. W. H. Hicks, J. W. Shaw.

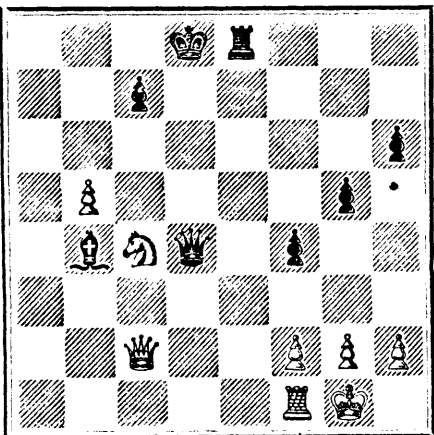
MATCH ROSENTHAL - ZUKERTORT.

123e PARTIE. Deuxième partie du match jouée le 5 mai 1880. Partie Pontziani.

Table showing chess moves for Blancs (M. Rosenthal) and Noirs (M. Zukertort) from move 1 to 31.

Position après le 31e coup des Noirs.

NOIRS.



BLANCS.

Table listing chess moves for Blancs (M. Rosenthal) from move 32 to 37.

Partie nulle.

NOTES — PAR M. STEINITZ.

(a) Coup adopté pour la première fois par M. Steinitz contre M. Wiker, dans le tournoi handicap de "British Chess Association" de 1848. (b) La meilleure manière de se développer était F 3e R. Le coup du texte leur cause quelques embarras. (c) Les Noirs pouvaient échanger les pions pour isoler le P D, et jouaient ensuite D 3e F R. En réponse à ce dernier coup, les Blancs auraient probablement roqué, et si les Noirs prennent le P D ils auraient eu à subir une forte attaque par T 1er D. (d) La suite de la partie démontre que ce coup était hasardé. P 4e C R était croyons-nous plus fort, car sur l'échec F à 5e T, le R noir joue à 1er D, où il n'est plus en danger qu'après le roque. (e) A première vue C 4e F R paraît plus fort, mais l'analyse démontre qu'il est inférieur; exemple: 15... 4e F R, P 4e C R; 16... P 5e T D, P pr C; 17... P pr C, F 3e D avec une partie supérieure. (f) Les Noirs poursuivent énergiquement leur contre-attaque, et nous pensons que c'était tout à fait correct, car leur R ne court aucun danger réel. (g) Ils ne pouvaient prendre le P R sans s'exposer à une très forte attaque commençant par T 1er R. (h) Le danger que cherchait à prévoir les Noirs nous semble imaginaire, et il eut été plus fort de presser l'attaque par P 6e R; exemple: P 6e R; 22... P 6e T, P pr F, échec; 23... R pr P, P pr P; 24... F pr P, échec, R 1er C; 25... D 3e C, échec, C 5e C, etc. (i) Un excellent coup. (j) La manière dont les Noirs reprennent montre une clairvoyance extraordinaire; à première vue, il paraît meilleur de prendre avec la T, mais sans doute M. Zukertort a déjà déterminé son plan et prévu que, s'il laissait son R à 2e D, il aurait par la suite à subir un échec de la D qui le gênerait beaucoup. (k) Tout ceci est d'un style très élevé. (l) La meilleure réponse. (m) Un coup de maître qui prépare une série d'échanges et laisse l'adversaire avec un pion très faible du côté de la Dame. (n) M. Rosenthal prit une demi-heure pour jouer ce coup qui semblait de prime abord un sacrifice; mais, au contraire, par une jolie combinaison, le champion français s'assurait au moins de la nullité dont il devait se contenter, à cause de la faiblesse de son P C D. (o) M. Rosenthal nous fait remarquer que, s'il jouait D 3e T, les Noirs conserveraient leur supériorité; ex.: 33... D 4e T, D pr C; 31... T 1er D, échec; R 2e R; 35... T 1er R, échec, R 3e F; 36... D pr T, F pr T, etc. La conduite de cette belle partie de la part du champion français justifie son défi, car il a fait preuve d'une science égale à celle de son adversaire.—The Field.

Elle se sent toute Rajeunie.

Ma mère était affligée depuis longtemps de la Neuralgie et d'un mal général dans tout le système, mal de tête, prostration nerveuse, et presque incapable de travailler. Ni médecin ni médecine ne lui pouvaient faire du bien. Il y a trois mois elle commença à faire usage du Hop Bitters, qui produisit sur elle un tel effet salutaire qu'elle se sent toute rajeunie, quoiqu'elle soit âgée de plus de 70 ans. Nous croyons qu'on ne peut employer d'autres remèdes plus efficaces dans les familles.—Une Dame de Providence, R. I.

LE JEU DE DAMES

Adresser toutes les communications concernant le Jeu de Dames à M. J. E. TOURANGEAU, bureau de L'Opinion Publique, Montréal.

AUX CORRESPONDANTS.

Solutions justes du Problème No. 218

Montréal:—N. Chartier, J.-O. Pément, R.-H. Denis, F. Larose, N. Saucier, L. Sayer, Elie Jacques. Saint-Hyacinthe:—M. F. Charbonneau et Joseph Pouliot, E. Laplante, Z. Vézina. Québec:—N. Langlois, J. Lemieux, François Bernard, P. L'Heureux. Batiscan:—Un Amateur.

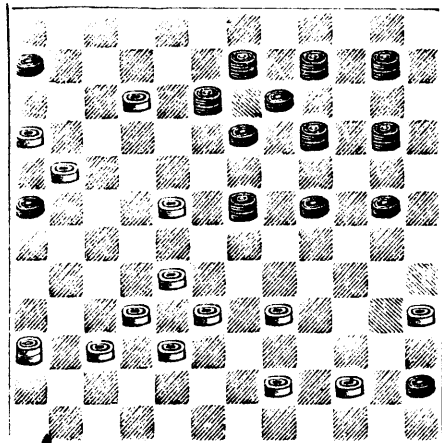
Dans le problème 218, nous avons fait une erreur que nous rectifions: il faut un pion noir sur la case 15 au lieu d'un blanc. Nous avons reçu les solutions avec le changement fait.

Nos remerciements à MM. Jacques, Léonard, Black et un Amateur, pour leurs beaux problèmes, que nous publierons à tour de rôle.

PROBLÈME No. 220

Composé par M. ELIE JACQUES, Montréal.

NOIRS.



BLANCS.

Les Blancs jouent et gagnent.

Solution du Problème No. 218

Table with 2 columns: 'Les Blancs jouent de' and 'Les Noirs jouent de'. It lists various food items and their prices, such as '74 à 66' and '2 à 13'.

Prix du Marché de Détail de Montréal

Montréal, 11 juin 1880.

Table for 'FARINE' with columns for item name and price. Includes 'Farine de blé de la campagne, par 100 lbs' and 'Farine d'avoine'.

GRAINS

Table for 'GRAINS' with columns for item name and price. Includes 'Blé par minot', 'Pois do', 'Orge do', etc.

LAITERIE

Table for 'LAITERIE' with columns for item name and price. Includes 'Beurre frais à la livre', 'Beurre salé do', 'Fromage à la livre'.

VOLAILES

Table for 'VOLAILES' with columns for item name and price. Includes 'Dindes (vieux) au couple', 'Dindes (jeunes) do', etc.

LÉGUMES

Table for 'LÉGUMES' with columns for item name and price. Includes 'Pommes au baril', 'Patates au sac', 'Fèves par minot', etc.

GIBIERS

Table for 'GIBIERS' with columns for item name and price. Includes 'Canards (sauvages) par couple', 'Pigeons domestiques au couple', etc.

VIANDES

Table for 'VIANDES' with columns for item name and price. Includes 'Bœuf à la livre', 'Lard do', 'Mouton do', etc.

DIVERS

Table for 'DIVERS' with columns for item name and price. Includes 'Saure d'érable à la livre', 'Sirop d'érable au gallon', 'Miel à la livre', etc.

Marché aux Bestiaux

Table for 'Marché aux Bestiaux' with columns for item name and price. Includes 'Bœuf, 1re qualité, par 100 lbs', 'Vaches à lait', 'Veaux, 1re qualité', etc.

Si vous êtes un homme d'affaires accablé par le travail évitez les stimulants et prenez les

AMERS DE HOUBLON.

Si vous êtes un homme de lettres, faisant de longues veilles, pour remettre votre esprit de ses fatigues, prenez les

AMERS DE HOUBLON.

Si vous êtes jeune, souffrant des effets de la dissipation, prenez les

AMERS DE HOUBLON.

Si vous êtes marié ou célibataire, vieux ou jeune, souffrant du manque de santé ou languissant sur un lit de douleur, prenez les

AMERS DE HOUBLON.

Qui que vous soyez, où que vous soyez, lorsque vous sentirez le besoin de régier ou stimuler votre système, sans vous enivrer, prenez les

AMERS DE HOUBLON.

Avez-vous la Dyspepsie, Maladie du Foie, d'Estomac, Intestins, St. G. Foie ou Nerfs? Vous serez guéri si vous prenez les

AMERS DE HOUBLON.

Si vous êtes simplement malingre, faible et abattu, essayez les. Procurez-vous les

AMERS DE HOUBLON.

Ils vous guériront. Ils en ont guéri des centaines. La Compagnie Manufacturière des Amers de Houblon, Rochester, New-York et Toronto, Ontario.

En vente chez

LYMAN, FILS & Cie., Montréal. H. S. EVANS & Cie., H. HASWELL & Cie.,



CANAL LACHINE

AVIS AUX ENTREPRENEURS

La construction des portes d'écluses annoncée comme devant être donnée à l'entreprise le 3 JUIIN prochain, est inévitablement remise aux dates suivantes: Les soumissions seront reçues jusqu'à

MARDI, LE 22 JUIIN PROCHAIN.

Les plans, spécifications, etc., seront prêts pour examen le ou après

MARDI, LE 8 JUIIN.

Par ordre, F. BRAUN, Secrétaire.

Département des chemins de fer et canaux, Ottawa, 13 mai 1880.



CANAL WELLAND

AVIS AUX ENTREPRENEURS

La construction des portes d'écluses annoncée comme devant être donnée à l'entreprise le 3 JUIIN prochain, est inévitablement remise aux dates suivantes: Les soumissions seront reçues jusqu'à

MARDI, LE 22 JUIIN PROCHAIN.

Les plans, spécifications, etc., seront prêts pour examen le ou après

MARDI, LE 8 JUIIN.

Par ordre, F. BRAUN, Secrétaire.

Département des chemins de fer et canaux, Ottawa, 13 mai 1880.



CHEMIN DE FER DU PACIFIQUE

Soumissions pour matériel roulant

On demande des soumissions pour la fourniture du matériel roulant, qui doit être livré sur la ligne du chemin de fer du Pacifique, dans le cours des quatre années prochaines. Les entrepreneurs devront s'engager à fournir chaque année:

- 20 locomotives. 16 wagons de première classe, ou wagons-lits, selon que pourra l'exiger le Département. 20 wagons de seconde classe. 3 wagons d'express ou de bagage. 3 wagons de poste et wagons fumoirs. 240 wagons de fret couverts. 100 wagons de fret découverts. 2 charnues pour le déblayage de la voie. 2 charnues à neige. 2 charnues en saillie. 50 wagons d'équipe.

Le tout devra être manufacturé dans la Puissance du Canada et livré sur le parcours du chemin de fer du Pacifique, à Fort William ou dans la province de Manitoba. En s'adressant au bureau de l'ingénieur en chef, à Ottawa, le ou après le 15ème jour de MARS prochain, on pourra obtenir les dessins, les spécifications ou autres détails.

Le soumissionnaire recevra les soumissions jusqu'à JEUDI de PRMIER JOUR de JUILLET prochain.

Par ordre, F. BRAUN, Secrétaire. Dép. des chemins de fer et des canaux, Ottawa, 7 février 1880.

Advertisement for FER BRAVAIS, a medicinal product. It includes a coat of arms and text describing its benefits for various ailments like anemia and weakness.

Advertisement for G. M. COSSITT & Frère, featuring an illustration of a horse-drawn rake and text describing their agricultural machinery.

M. J. H. BATES, Agent d'Annonces... 41, PARK ROW (bâ. tisses du Times), est autorisé à signer tous contrats pour annonces, à nos plus bas prix, pour être insérées dans L'Opinion Publique.

LA POUDRE ALLEMANDE



Vendue chez tous les Epicier respectables.

"L'INTENDANT BIGOT"

PAR JOSEPH MARMETTE. Brochure de 94 pages grand 8vo. Prix: 25 Centime. Une remise libérale est faite aux Libraires et aux Agents S'adresser à LA CIE. DE LITHO. BURLAND, 5 et 7, Rue Henry, Montréal.

AU CLERGE

LE PROTESTANTISME jugé et condamné par les protestants. Avec le double compte-rendu d'une discussion publique entre l'auteur et un ministre. Par M. L'ABBÉ J. MOYEN, Curé de St André-Avellin. Approuvé et recommandé par Mgr. l'Evêque d'Ottawa. 500 pages 8vo.—impression de luxe—broché.....\$1.00 même par la poste.....\$1.20 S'adresser à LA CIE. DE LITHO. BURLAND, 5 et 7, Rue Henry, Montréal.

BOTANIQUE

"Cours Élémentaire de BOTANIQUE et FLORE DU CANADA," à l'usage des maisons d'éducation, par L'ABBÉ J. MOYEN, professeur de sciences naturelles au collège de Montréal. 1 Volume in-8 de 334 pages orné de 46 planches. Prix Cartonné, \$1.20.—Par la poste, \$1.30. \$12.00 la douzaine—et frais de port. Le Cours Élémentaire seul (62 pages et 31 planches) Cartonné, 40c.—\$4.00 la douzaine. Le même, broché 30c.—\$3.00 la douzaine. S'adresser à LA CIE. DE LITHO. BURLAND, 5 et 7, Rue Henry, Montréal.

AVIS!

The Scientific Canadian

AND PATENT OFFICE RECORD.

Cette PRÉCIEUSE REVUE MENSUELLE a été beaucoup améliorée durant l'année dernière et contient maintenant les renseignements les plus Récents et les plus Utiles relativement aux Sciences et aux diverses branches des Métiers Mécaniques, choisis avec le plus grand soin pour l'information et l'instruction des Ouvriers du Canada. Une partie de ses colonnes est consacrée à la lecture instructive, convenable pour les jeunes membres de la famille, des deux sexes.

TELE QUE HORTICULTURE, HISTOIRE NATURELLE JEUX ET AMUSEMENTS POPULAIRES, OUVRAGES DE FANTAISIE ET A L'AILLILLE POUR DAMES, ET COURTES ET AMUSANTES HISTOIRES.

THE SCIENTIFIC CANADIAN

Conjointement avec le PATENT OFFICE RECORD Contient 48 pages remplies des plus Belles Illustrations et environ 125 diagrammes de tous les Brevets émis chaque mois en Canada; c'est une publication qui mérite l'encouragement de tous les Ouvriers de la Puissance, dont la devise devrait toujours être:

ENCOURAGEONS L'INDUSTRIE NATIONALE. Prix: Seulement \$2.00 par année. LA CIE. DE LITHO. BURLAND, PROPRIETAIRE ET EDEITEUR, 5 et 7, RUE BLEURY.

CE JOURNAL

se trouve sur la liasse, dans le Bureau d'Annonces de M. M. GEO. P. ROWELL & CIE., (No. 10, RUE SPURGE), où les contrats peuvent être passés pour les annonces de NEW-YORK.

20 Cartes-Chromo, joli Bouton de Rose, ou 25 Devises Florales avec nom, 10 cts.—Cie. de Cartes NAS-SAU, Nassau, N.-Y. L'OPINION PUBLIQUE est imprimée aux Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal, Canada, par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND (LIMITÉE.)

M. E. DUNCAN SNIFFIN

est autorisé à signer des contrats pour annoncer dans L'OPINION PUBLIQUE, à nos plus bas prix, à ses Bureaux, au ASTOR HOUSE, NEW-YORK.



CHEMIN DE FER Q.M.O. & O.

CHANGEMENT D'HEURES

A dater de lundi, le 3 MAI 1880, les Trains circuleront comme suit:

Table with columns for 'MALLER' and 'EXPRESS'. It lists train schedules between various stations like Hochelaga, Hull, and Québec.

Les trains laisseront la station du Mile-End Sept minutes plus tard.

Magnifiques chars-palais sur tous les trains de passagers et élégants chars doratoires sur les trains de nuit.

Les trains pour Ottawa et retour font connexion avec les trains pour Québec et retour.

Tous les trains marchent sur le temps de Montréal. BUREAU GÉNÉRAL, 13 Place-d'Armes. BUREAU DES BILLETS, 202, rue Saint-Jacques, Montréal.

L. A. SÉNÉCAL, Surintendant Général.

NOUVEAU PROCÉDÉ.

PHOTO-ELECTROTYPE

La Cie. Lithographie Burland, Nos 5 et 7, RUE BLEURY,

à l'honneur d'annoncer qu'elle seule a le droit d'exploiter à Montréal le nouveau procédé pour faire des ELECTRO-TYPIES avec des

DESSINS A L'ENCRE ET A LA PLUME

Gravures sur bois, ou Photographies,

convenables pour être imprimées sur toutes espèces de presses typographiques. Ce procédé évite tout le travail manuel du graveur, et permet aux Propriétaires de fournir aux Imprimeurs ou Éditeurs des ELECTROTYPIES de livres ou autres publications, de format agrandi ou rapetissé, à très-bon marché. On attire tout particulièrement l'attention des hommes d'affaires sur ce nouveau procédé, qui comble une lacune dans l'imprimerie, et dont les résultats sont magnifiques et à bien bon marché.

ESSAYEZ-LE!